

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed /  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, payable d'avance : Un an, \$3.—États-Unis, \$3.50.  
Tout semestre commencé se paie en entier.  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. X.

No. 34.

Prix du numéro, 7 centins.—Annonces, la ligne, 10 centins.  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par bons sur la poste.

JEUDI, 21 AOUT 1879

## AVIS IMPORTANTS

*L'Opinion Publique* est publiée par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS, à ses bureaux, Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal.

Le prix d'abonnement pour ceux qui paient d'avance, ou dans le cours des trois premiers mois, est de TROIS PIASTRES par année pour le Canada et TROIS PIASTRES ET DEMIE pour les États-Unis; mais on exige de ceux qui ne se conforment pas à cette règle \$3.25 par année s'ils ne paient qu'au bout de six mois, et \$3.50 s'ils ne règlent qu'à la fin de l'année.

Les lettres d'abonnements ou traitant d'autres affaires doivent être adressées à G.-B. BURLAND, Gérant, ou : "Au Gérant de *L'Opinion Publique*, Montréal."

Lorsqu'on veut obtenir des exemplaires extra du journal, le prix de ces exemplaires, en estampilles ou autres valeurs, doit accompagner la demande.

Nos abonnés à Montréal sont priés de nous faire connaître toute irrégularité dans le service du journal.

## SOMMAIRE

Notre prime.—Les Événements de 1838, par L.-O. David.  
—Excursion de Québec aux Piles, par Faucher de Saint-Maurice.—Ca et là, par Delta.—Choses et autres.—Nos gravures.—Poésie : Sur le seuil de la porte, par Paul Bassy.—Le rendez-vous des bossus, par J. B. Caouette.—Poésie : Le prince impérial, par Nérée Beauchemin.—Un drame sur la Seine, par F. du Boisgobey (suite).—Gazette des tribunaux.—L'Anglais errant, par Alexis Bouvier.—Les échoes.—Le jeu de dames.—Prix du marché de détail de Montréal.

GRAVURES : Toronto : L'ancienne résidence, en gros bois équarri, du gouverneur Simcoe sur le Don; Hamilton : l'incendie du grand bloc McInnes; Après l'incendie, recherche des cadavres dans les ruines; L'oussaire sur le champ de bataille de Custozza; Choix de paysages.

## NOTRE PRIME

Notre magnifique prime est maintenant prête à être livrée à ceux qui y ont droit. C'est une grande et belle gravure représentant le bonheur domestique, ou Monsieur, Madame et Bébé, comme disait Gustave Droz; sujet simple et vieux, mais toujours beau, surtout lorsqu'il inspire un véritable artiste.

C'est un tableau où le bonheur domestique apparaît sous des couleurs si charmantes, qu'il va opérer une véritable révolution parmi les malheureux qui n'ont pas eu le courage encore de contracter mariage. Les vieux garçons ne pourront pas le contempler sans prendre la résolution de laisser les froides régions du célibat où ils cherchent vainement le bonheur.

Que de gens, de filles surtout, intéressés à répandre cette gravure en augmentant le nombre de nos abonnés! Vraiment, on devrait s'associer, s'organiser comme pour la colonisation ou la propagation de la foi, afin de faire pénétrer partout notre journal avec sa prime salutaire. Nos abonnés, dans tous les cas, s'empresseront de payer ce qu'ils doivent dans le but de satisfaire à un devoir et d'obtenir une si belle gravure, dont la vue domptera les maris les plus fougueux et calmera les femmes les plus acariâtres.

Auront droit à cette prime tous les abonnés actuels dont l'abonnement sera payé jusqu'au 1er janvier 1880, et les nouveaux abonnés qui paieront six mois d'avance.

## LES ÉVÉNEMENTS DE 1838

J'ai déjà fait, en écrivant la biographie de Robert Nelson, l'esquisse de la révolution de 1838; j'en ai indiqué les causes, l'origine et le dénouement.

Après les désastres de Saint-Charles et de Saint-Denis, pendant que Colborne et ses gens—soldats, volontaires et bureaucrates—parcouraient le pays, incendiant les villages révoltés et arrêtant toutes les personnes suspectes, les patriotes trop compromis se hâtaient de franchir la frontière. A Plattsburgh, Rouse's Point et Swanton, ils se trouvèrent bientôt en bon nombre. Ils arrivaient là, la plupart après avoir couru toute espèce de dangers et avoir vu leurs propriétés détruites, leurs familles dispersées. Ruinés, inquiets et exaspérés, ils avaient l'esprit et le cœur ouverts à tous les projets de vengeance et d'émancipation.

Aussi, quand Papineau, Nelson, Davignon, Côté et Rodier leur parlèrent d'organisation et de soulèvement dans le but de rentrer dans la patrie les armes à la main, et de conquérir l'indépendance, ils trouvèrent des hommes prêts à tout faire.

M. Papineau avait, le premier, jeté dans les esprits l'idée d'une pareille organisation, et formulé le projet d'une république canadienne dont il serait naturellement le président.

On comptait pour réussir sur les sympathies et l'aide des Américains.

Après quelques difficultés entre les chefs, Robert Nelson se mit à la tête du mouvement, et commença les préparatifs avec énergie. Les patriotes accoururent de tous côtés se mettre sous ses ordres, chacun voulant contribuer à la grande œuvre de l'indépendance et rentrer dans ses foyers le plus tôt possible. On fondait des balles, on sacrifiait le peu d'argent qu'on avait à acheter des armes, et le soir, dans des endroits cachés, on faisait l'exercice.

On avait tant hâte d'exécuter ce grand projet, que, vers la fin de février, Nelson franchissait la frontière à la tête de quelques centaines de patriotes canadiens, et lançait, comme président du gouvernement provisoire de la future république canadienne, une proclamation déclarant que tout lien politique entre le Bas-Canada et l'Angleterre était brisé.

Mais des mesures avaient été prises par les autorités américaines et canadiennes pour faire avorter leur entreprise. Ils avaient à peine mis le pied sur le sol canadien, qu'ils étaient attaqués par les loyaux et guettés par les troupes américaines qui les désarmaient. Ainsi pris entre deux feux, ils comprirent qu'ils ne pouvaient réussir et retraitèrent aux États-Unis, bien décidés à revenir mieux préparés et organisés.

Sachant que leur expédition avait avorté faute de discrétion et de préparatifs nécessaires, ils eurent l'idée d'unir tous ceux qui voudraient contribuer à l'indépendance du pays par les liens d'une vaste société secrète. Ils fondèrent l'association des Chasseurs qui, aux États-Unis et au Canada, fit de nombreux adhérents.

En 1838 comme en 1837, ce furent les comtés de Verchères, de Chambly, de Laprairie, de l'Acadie, de Terrebonne et des Deux-Montagnes qui montrèrent le plus de zèle et d'enthousiasme pour l'insurrection.

Le 3 novembre fut fixé pour le soulèvement général; les plans furent préparés, les rôles assignés. Pendant que Nelson, Côté et Julien Gagnon se dirigeaient sur Napierville à la tête des Canadiens réfugiés et des volontaires américains, des attaques simultanées devaient avoir lieu contre Sorel, Chambly, Laprairie et Beauharnois. Les patriotes de Saint-Martin, de Sainte-Rose et de Terrebonne devaient s'emparer du pont Lachapelle, à l'Abord-à-Plouffe; ceux des Deux-Montagnes et de Vaudreuil étaient chargés d'interrompre les communications par l'Outaouais et d'arrêter les bateaux qui descendaient la rivière. Faire prisonniers, chemin faisant, les bureaucrates et s'emparer de leurs armes faisaient partie du programme.

A l'exception de Nelson et de Côté qui se rendirent à Napierville, le reste du plan manqua faute d'armes, d'expérience et de direction. Racontons les principaux incidents de cette fameuse journée du 3 novembre, qui ne fut pas aussi glorieuse qu'on l'espérait et fut même marquée par des actes de violence déplorables.

Les patriotes du comté de Beauharnois furent les premiers sur pied pour remplir le rôle qui leur avait été assigné. Ils étaient commandés par des hommes énergiques et intelligents, tels que le Dr Brien et Chevalier de Lorimier, de Montréal; Toussaint Rochon, de Saint-Clément; Le Dumouchelle, de Sainte-Martine, et M. François-Xavier Prieur, alors marchand à Saint-Timothée, et qui demeure maintenant à Saint-Polycarpe.

Ils étaient une couple de cents et divisés en deux bandes.

Ils allèrent d'abord au manoir seigneurial de M. Ellice pour s'emparer des armes et des munitions qu'ils croyaient y trouver. Mais M. Ellice et M. Brown, l'agent de la seigneurie, ayant été prévenus, l'alarme avait été donnée parmi les bureaucrates et les volontaires, qui accoururent au manoir pour le défendre. Il fallut faire le siège de la place, des coups de fusil furent échangés, il y eut des bras et des jambes écorchés par les balles, mais personne heureusement ne fut tué ni même sérieusement blessé. M. Ellice et ses amis, voyant que la résistance était inutile, mirent bas les armes et consentirent à se constituer prisonniers à la condition qu'aucun mal ne serait fait aux dames. Le Dr Brien dit que non-seulement les dames n'avaient pas à craindre d'être maltraitées, mais que les personnes et les propriétés en général seraient respectées. Brown ayant alors demandé quel était le but de ce soulèvement, plusieurs voix lui répondirent avec énergie : "Il y a assez longtemps que nous souffrons. Nous voulons avoir nos droits." Les patriotes entrèrent dans le manoir, prirent possession des armes qu'ils purent trouver, allèrent chez plusieurs autres bureaucrates de Beauharnois, les firent prisonniers et les dirigèrent sur Châteauguay.

Pendant ce temps-là, une autre bande de patriotes, commandée par M. Prieur, allait prendre possession du vapeur *Henry Brougham*, amarré au quai de Beauharnois et à la veille de sauter les rapides. Ils dirigèrent la machine du vapeur de manière à l'empêcher de marcher, firent prisonniers le capitaine, l'ingénieur et les passagers, qu'ils traitèrent bien, les dames surtout, et placèrent au nombre de trente dans le presbytère de Beauharnois, obli-

geant le curé, Messire Quintal, de les garder.

Tous ces prisonniers, tant ceux faits dans le village de Beauharnois qu'à bord du *Henry Brougham*, furent relâchés quelques jours après, le 10, après les malheureuses batailles de Lacolle et d'Odelltown.

L.-O. DAVID.

(A suivre.)

## EXCURSION DE QUÉBEC AUX PILES

Samedi matin, le 9 courant, sur la gracieuse invitation de l'hon. M. McGreevy, entrepreneur du chemin de fer du Nord, les hôtes de la province de Québec : l'amiral Peyron, les officiers du *La Galissonnière* et du *La Bourdonnais*, le lieutenant-gouverneur, le Conseil législatif, l'Assemblée législative et les membres de la presse, faisaient une excursion sur le chemin de fer des Piles. Le pays que nous devions traverser était une contrée entièrement française, bien cultivée dans les vieilles paroisses, et assez boisée dans les cantons nouveaux. Il avait le mérite de l'inconnu pour la plupart des excursionnistes, et chacun se proposait de bien jour de son voyage, parole que tout le monde a tenue.

En quittant la gare, des pétards placés sur les rails saluèrent le départ des hôtes de l'hon. M. McGreevy, et couvert des drapeaux français et anglais, le convoi s'élança vers les Trois-Rivières. Partout sur la route se dressaient les souvenirs historiques. Ici, le nom de Saint-Sauveur rappelait celui d'un humble prêtre qui, jadis, dévoua sa fortune et sa santé à la Nouvelle-France; là, les villages ou les fiefs de Gaudarville, de d'Auteuil, de Jacques-Cartier, de Portneuf, de Perthuis, de la Pérade, de Champlain, faisaient songer aux grands découvreurs, aux braves officiers, aux énergiques colons qui rendirent la France si grande en Amérique, et qui furent les pères du Canada français.

À Sainte-Anne de la Pérade, le vénérable curé du lieu, digne héritier des chevaleresques traditions de notre clergé, vint à la gare présenter ses hommages au lieutenant-gouverneur de la province de Québec et au contre-amiral Peyron. Le premier représentait pour lui la patrie française toujours vivace, intelligente, dévouée aux grandes choses; l'autre était la voix de la mère-patrie absente, hélas! mais toujours si présente aux cœurs canadiens.

A chaque gare, tout le long de la route, ce n'étaient que paysans endimanchés se découvrant devant les officiers français, et saluant en eux le drapeau qui passait.

Les Piles, but du voyage, ont été décrites par un écrivain de talent, M. Elzéar Gérin. "Ce chemin, nous dit-il, a pour but de rattacher le Saint-Laurent aux eaux navigables du Saint-Maurice, au-dessus des grandes Piles. Elles sont à dix ou onze lieues de Trois-Rivières. Dans cet espace, la rivière est remplie de rapides et de chutes qui rendent la navigation impossible. Il y a d'abord, à deux lieues de Trois-Rivières, le rapide des Forges, lit de rochers et de cailloux qui s'étend dans toute la longueur de la rivière, à quelques arpents au-dessous des vieilles forges Saint-Maurice. C'est là, au pied de ce rapide, que le petit poisson vient frayer.

“ Un peu plus haut, dans la rivière, se trouve la Gabelle, près la chute des Grès, où M. Baptist a une grande scierie depuis plusieurs années. La chute des Grès est assez forte. En remontant la rivière on arrive ensuite, après avoir passé l'île aux Tourtes et la pointe à Chevalier, à la grande cataracte de Shawenigan, puis au rapide des Hêtres, à la chute de la Grand-Mère, aux petites Piles, et enfin aux grandes Piles, où la navigation commence pour ne s'arrêter qu'à 70 milles plus haut, à la Tuque.”

Amenées forcément par leur position géographique à être plus tard le siège d'une grande ville, les Piles ne contiennent maintenant que quelques maisons, des entrepôts et un quai. Un bateau à vapeur y chauffait, et nous étions déjà tous groupés sur son pont, n'attendant plus que le signal du départ pour naviguer sur les eaux du Saint-Maurice, lorsque le premier ministre de la province de Québec, s'avancant tête nue sur la jetée, annonça qu'on venait de lui offrir l'agréable tâche de baptiser notre petit steamer. Rappelant en termes heureux la carrière de notre ancien gouverneur, le marquis de la Galissonnière, M. Joly assura qu'il ne saurait mieux faire que de donner au bateau à vapeur qui allait sillonner pour la première fois ce beau fleuve, le nom d'un homme qui, par-dessus tout, avait aimé son pays, l'avait servi glorieusement, et dont le souvenir, toujours vivace dans la marine française, était perpétué par le magnifique cuirassé que commandait si bravement le contre-amiral Peyron. Des hurrahs enthousiastes accueillirent cette délicate attention, et l'amiral, s'avancant sur la dunette, y répondit avec ce charme et cette courtoisie dont les officiers de la marine française ont tous le secret, mais que possède particulièrement cet officier supérieur.

Alors le *La Galissonnière* poussa au large, au milieu des vivats, et pendant sept milles, ses hôtes purent admirer les sites pittoresques que présentaient les rives élevées du Saint-Maurice, qui de ce côté-là ressemble assez à la Moselle.

En route, un incident se produisit qui émotonna plus d'un cœur. Sur un plateau dominant la falaise, on voyait s'élever une humble cabane de colon. Des hommes étaient occupés à travailler à quelques pas de là, et chacun à bord croyait qu'ils déracinaient un arbre, lorsque tout à coup on vit flotter à la tête d'un mât improvisé le drapeau tricolore, appuyé par deux coups de fusil. Devant cette démonstration toute spontanée d'un pauvre paysan canadien-français perdu dans la forêt, ignorant toutes les choses de ce monde, excepté que la France était le berceau de sa race, l'amiral se découvrit silencieusement. La vieille France venait de reconnaître la Nouvelle-France, et retrouvant en elle son enfant, elle lui donnait ce qu'il y a de plus précieux ici-bas, le baiser maternel.

Pendant que ces démonstrations se faisaient sur les rives, le *La Galissonnière* reprenait le chemin des Piles, au milieu des joyeux refrains de nos anciennes chansons canadiennes. Les députés de Montmorency, de Rouville, de Bagot et de Verchères donnaient l'exemple de la gaieté gauloise : les officiers français reprenaient en chœur, et l'honorable premier-ministre entraîné par le torrent, se mit à entonner, aux applaudissements de tous : *Vive la canadienne ! et A la claire fontaine.*

Ce fut ainsi que nous quittâmes le *La Galissonnière* pour remonter en chemin de fer.

Un lunch et un dîner somptueux nous y attendaient, et placés en face de toutes ces douces choses, les invités de l'honorable M. McGreevey ne savaient trop qui louer le plus. Était-ce l'entrepreneur du chemin de fer ? Était-ce l'obligeant M. Woolsey, son beau-frère, qui n'a cessé de combler les touristes de délicates attentions ? Était-ce la courtoisie extrême de tous les employés, mis aux ordres des voyageurs ? Au milieu de ces hésitations, nous arrivâmes bientôt aux Trois-Rivières, où nous trouvâmes le vice-consul de France, M. Balcer, qui attendait l'amiral

et ses officiers. Accompagnés par le président de l'Assemblée législative, l'hon. M. Turcotte, et par plusieurs députés, ces messieurs firent le tour de cette charmante ville, visitant son parc, son vieux collège — ancien château des gouverneurs français — et son antique église, monument du style de Louis XIII. Ce dernier édifice attira surtout l'attention des connaisseurs.

Un verre de champagne pris chez le vice-consul de France termina notre courte visite à la ville fondée par Lavolette ; et bientôt nous étions en route pour Québec, enchantés de notre excursion, de notre amphitryon et de nos illustres compagnons de voyage. Anglais comme Français, conservateurs comme libéraux, n'avaient qu'une voix pour faire l'éloge des uns et des autres, et la paix universelle, ce rêve du bon Bernardin de Saint-Pierre, venait de se réaliser sur le chemin des Piles.

A Portneuf, l'hon. premier-ministre devait nous quitter déjà, amenant avec lui quatre officiers du *La Galissonnière* et du *La Bourdonnais*, à qui il offrait l'hospitalité toujours si cordiale de son manoir du Platon. Quant à nous, nous continuâmes sur Québec. En aussi joyeuse compagnie, la journée s'était passée trop rapide ; et il était onze heures du soir lorsque les carrosses du gouvernement reconduisirent l'amiral et ses officiers au quai de la Reine.

En route, l'amiral et son état-major nous avaient invités à assister, le lendemain, à la messe qui devait se dire sur le *La Galissonnière*. Le lieutenant-gouverneur de Québec, l'hon. M. Langevin, premier-ministre *ad interim* de la Puissance, les ministres locaux, et presque tous les excursionnistes de la veille s'y trouvaient. Les dames surtout avaient pris le cuirassé à l'abordage, et le pont du vaisseau-amiral ressemblait à une corbeille de fleurs.

Au moment solennel de l'élévation, tous les fronts s'inclinèrent, et pendant que les commandements : “ Portez armes ! Présentez armes ! Genoux terre ! ” se faisaient entendre, une prière ardente s'éleva de toutes les âmes groupées ainsi au pied de l'autel du *La Galissonnière*.

Elle montait vers le Seigneur en lui disant :

“ Bénissez notre pays, nos aspirations et nos familles, et puisse Dieu protéger la France ! ”

FAUCHER DE SAINT-MAURICE.

## CHRONIQUE AMÉRICAINE

NEW-YORK, 15 août 1879.

C'est un fait accompli, un grand événement qui prend sa place dans le grand Panthéon des merveilles du monde. Le fameux canal interocéanique essaie en ce moment son premier pas, conduit et dirigé par ses parrains : Sa Majesté l'Argent et M. Ferdinand de Lesseps. Malgré sa mauvaise fée, la tante Jonathan, d'Amérique, tout porte à croire que ses premiers débuts dans le monde seront bien accueillis. Une foule de souscripteurs (on dit qu'il n'y a que des Français) lui préparent un adorable berceau tout neuf dans le massif des Cordilières.

Ce cher canal, on peut dire déjà qu'il aura les pieds au chaud dans le *Gulf-Stream*, et la tête au frais sur les genoux de son père, l'excellent Pacifique.

Il y a une chanson où l'on s'écrie :

Où peut-on être mieux qu'au sein de sa famille ?  
Mais quand il fait chaud, je le demande à tous ceux qui suent :

Où peut-on être mieux que sous un Panama ?

Malgré la conspiration payée d'une certaine presse et les clameurs rétrogrades d'une bande d'agioteurs qui n'ont qu'un lingot de cuivre à la place du cœur ; en dépit de cette écume que l'on voit aux pieds des grandes renommées, le canal interocéanique est virtuellement commencé et il s'achèvera. Du reste, sa Sainteté Léon XIII vient de l'approuver, il faut que cette difformité géographique disparaisse.

Comment ! l'imprimerie aura centuplé les forces de l'intelligence humaine ; la

vapeur, puissance dynamique inconnue des anciens, aura développé à l'infini les richesses de la terre ; l'électricité aura donné des ailes à la pensée ; et des drôles, s'érigeant en arbitres de la destinée humaine, des renégats de la liberté pourraient dire au progrès : Halte là ! on ne passe ! Allons donc ! ce n'est pas sérieux !...

Ah ! si j'avais un conseil à donner à l'amiral Ammen — vous en avez sans doute entendu parler : il était un des membres du Congrès de Paris, et après s'être fait très-humble là-bas, il le calomnia dans un long rapport qu'il a adressé au président Hayes — si j'avais un conseil à donner à cet officier, je lui dirais : Il faut en prendre votre parti, mon cher ; ne protestez plus et concluez, Ammen, par un Aïnsi-soit-il !

Il y a pas mal d'Américains qui approuvent le langage de cet amiral ; il y en a d'autres, comme Nathan Appleton, qui ne se laissent guider que par une sage raison et ne voient dans le projet de Lesseps qu'une merveille de plus.

Il y a aussi le *vulgum pecus*, des gens que l'on voit aux guichets des banques, et qui donnent leur argent parce que d'autres leur ont montré le chemin ; ce sont des moutons de Panurge que les hommes *smart* tondent régulièrement.

Pour obtenir leurs gros sous il n'est pas nécessaire d'être honnête. On les a vu s'empresser d'apporter leur pécule au Memphis el Paso qui ne se construira jamais, et, il y a trois jours, ils ont refusé de prendre des actions du canal de Panama.

C'est bien le cas de dire qu'un coquin trouvera plus facilement à emprunter qu'un honnête homme. Mais patience : lorsque cette œuvre immense sera achevée et que la Compagnie distribuera 10 pour cent à ses actionnaires, je sais bien qui rira jaune et se mordra les doigts.

S'il est vrai que les Américains aient quelque raison d'être insensibles aux avantages d'un canal interocéanique ; si leur égoïsme mercantile, compliqué de jalousie furieuse, leur fait perdre le sens commun, les autres peuples qui habitent ce continent ne sont pas forcés de les imiter. Le Canada-français naturellement est intéressé dans la question. Québec doit saluer l'œuvre de Lesseps non-seulement à cause qu'elle est une ville française, mais aussi parce que ses navires passeront un jour par ce canal pour jeter l'ancre sur les rives lointaines de la Colombie anglaise. Ce futur itinéraire — qu'on ne l'oublie pas — a 8,000 milles de moins que la route que prennent aujourd'hui les navires qui sont obligés de doubler le cap Horn.

Je sais que la Confédération canadienne fera l'impossible pour tendre la main, par le futur chemin de fer transcontinental, à cette chère Colombie qui se morfond sous le 55ème degré de latitude.

Il n'est pas de millions qui tiennent ; cet espace sera franchi — environ 4,000 milles — et la locomotive avec son panache de fumée sera le trait d'union qui fera vibrer tous ces cœurs séparés sous le même drapeau et pour la même patrie.

J'approuve l'idée de cette grande artère qui sera aussi la colonne vertébrale de la Confédération ; mais je suis obligé de dire que les produits du Canada, ayant pour destination la Colombie anglaise — lorsque le canal de Panama sera ouvert — prendront la voie maritime de préférence à la voie de terre ; parce que 4,000 milles en chemin de fer — c'est la distance qui sépare Québec de la Colombie — demanderont des frais de transport plus coûteux que les 6,000 milles du nouvel itinéraire par le canal projeté.

Je termine par quelques chiffres qui préciseront la position des principales puissances intéressées plus ou moins à l'œuvre de Lesseps. Liverpool, Londres, le Havre, Brest, sont à environ 6,000 milles de Panama. New-York, Boston n'en sont qu'à 2,000. Québec n'en serait qu'à 2,500 ; mais la position géographique du Nouveau-Brunswick et de la Nouvelle-Ecosse oblige ses navires à remonter vers le nord, ce qui allonge leur route de 500 milles.

Les chiffres, ordinairement, jettent du

froid dans une chronique ; mais lorsqu'il s'y mêle des termes géographiques, on risque de démonter l'os maxillaire du lecteur à force de le faire bâiller.

Si M. Faucher de Saint-Maurice traitait ce sujet, je sais bien qu'il s'en tirerait mieux que moi.

Sa plume éloquent et française ferait toucher du doigt ces contrées lointaines que je n'ai fait qu'indiquer ; il donnerait la vie à mes chiffres, un corps et une âme à cette pensée :

\* \*

Le comble de la cruauté : faire un voyage exprès au Canada pour mettre votre Saint-Laurent sur le gril.

ANTHONY RALPH.

## ÇA ET LÀ

M. le sénateur Fabre, rédacteur en chef de l'*Événement*, est parti pour Paris où il doit aider M. Galt à établir des relations commerciales entre la France et le Canada.

\* \*

Sir John Macdonald a été assermenté comme membre du Conseil Privé en Angleterre. C'est maintenant une charge purement honorifique et qui ne rapporte rien.

\* \*

Le nouveau lieutenant-gouverneur de la Province de Québec doit entrer, ces jours-ci, à Spencer Wood. Depuis sa nomination il a logé à l'Hotel St-Louis où il a exercé l'hospitalité avec beaucoup de libéralité, sans distinction de partis.

\* \*

Une assemblée des électeurs de Saint-Roch ayant eu lieu pour blâmer le vote de M. Shehyn, et envoyer auprès de lui une députation chargée de lui demander sa résignation s'il ne voulait plus soutenir le gouvernement Joly, M. Shehyn a répondu qu'il n'avait pas voulu se séparer du parti libéral en votant contre le *loop line*, et qu'il était décidé à supporter M. Joly.

\* \*

M. Mallet, de Washington, qui s'intéresse toujours avec tant de dévouement à tout ce qui nous touche et nous concerne, nous informe que l'historien américain, John Gilmory Shea, doit publier dans la prochaine livraison de la *Catholic Quarterly Review*, un travail considérable sur l'élément canadien aux États-Unis.

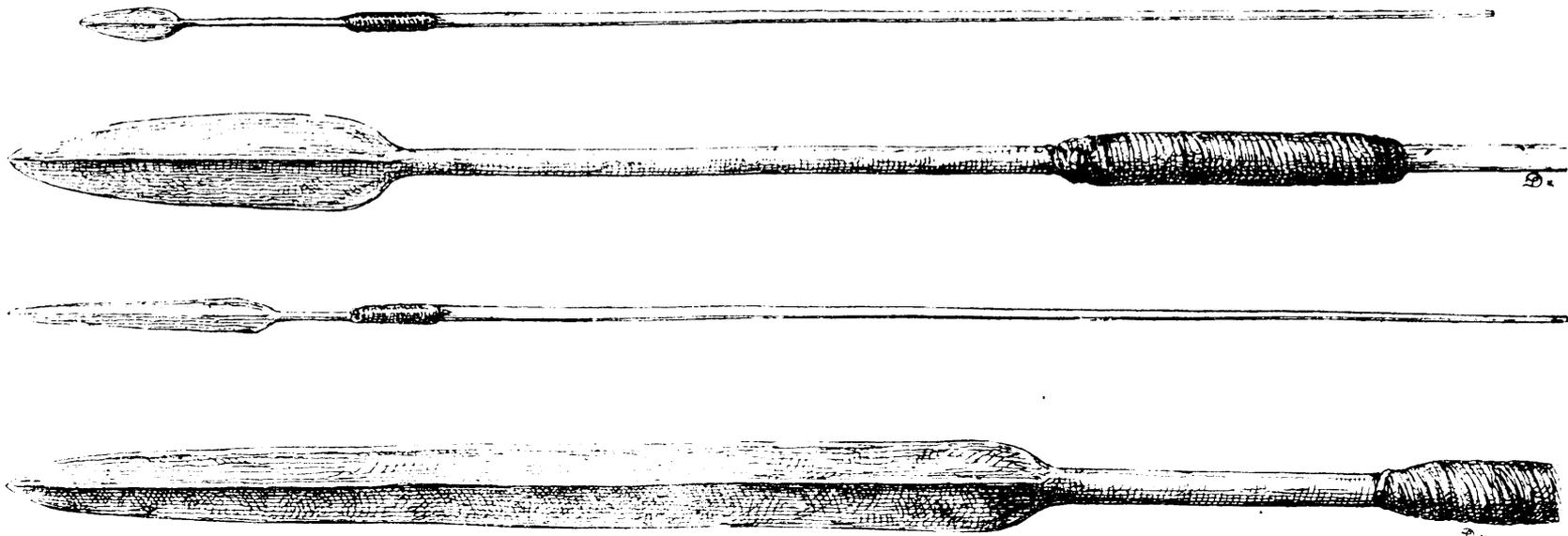
“ Ce travail, qui est une revue critique des *Canadiens de l'Ouest* par M. Tassé, et de *Notre-Dame des Canadiens* par l'abbé Chandonnet, aura pour effet, dit M. Mallet, de faire mieux connaître et apprécier le nom canadien par le peuple américain. Je puis dire, après en avoir pris communication, que c'est ce qui aura été écrit de mieux sur notre nationalité aux États-Unis. Les historiens américains nous ont toujours ignorés dans le passé, mais ce ne sera plus possible à l'avenir.”

Nous espérons que M. Mallet nous fera parvenir le journal qui contiendra l'article en question.

\* \*

Grand émoi à Québec, la semaine dernière. M. Chapleau avait proposé un vote de non-confiance à propos du *loop line*. M. McShane étant absent, le gouvernement ne pouvait compter que sur trois voix de majorité ; M. Shehyn ayant dit qu'il voterait contre le gouvernement, il ne restait plus qu'une voix de majorité ; or, le gouvernement n'était sûr ni de M. Murphy ni de M. Racicot. Qu'on juge de l'excitation des députés et des inquiétudes des ministres. Comme M. McShane était en route, on se mit à parler pour lui donner le temps d'arriver. A deux heures du matin, il arriva et fut reçu comme un sauveur. Le gouvernement eut deux voix de majorité.

L'opposition et les conservateurs en général disaient, la semaine dernière, qu'ils étaient épris de battre le gouvernement. Tous les jours on disait : “ C'est



L'ASSAGAI, ARME REDOUTABLE DES ZOULOUS



TORONTO—L'ANCIENNE RÉSIDENCE, EN GROS BOIS ÉQUARRI, DE L' GOUVERNEUR SIMCOE SUR LE DON

demain que le gouvernement Joly tombe." Plusieurs libéraux le croyaient.

Pour sauver la barque du naufrage, M. Joly jette à l'eau la plus grande partie du bagage ministériel. Le chemin de fer du Nord ne sera pas loué, le chemin du lac Saint-Jean est abandonné, et les inspecteurs d'écoles ne seront pas démis; mais le *Journal de l'éducation* et le dépôt de livres sont abolis; le salaire du surintendant, M. Ouimet, est réduit à \$3,000, et, au lieu d'une trentaine de mille piastres, le Conseil de l'Instruction publique n'aura que \$17,000 à dépenser, de sorte qu'il sera obligé de réduire le nombre des inspecteurs.

DELTA.

## CHOSSES ET AUTRES

M. L.-W.-T. Fréchette a eu la bonne idée de préparer un Guide pour les touristes voyageant sur le chemin de fer du Nord. Ce guide, outre des renseignements et des gravures relatifs à tous les endroits situés sur le chemin de fer depuis Québec jusqu'à Hull, contient les noms et les résidences de tous les députés, hommes publics, avocats, juges, officiers et employés importants des deux gouvernements. On y trouve une foule d'informations utiles. Malheureusement, le style et la syntaxe laissent à désirer parfois, et nous espérons que, dans une prochaine édition, M. Fréchette fera les corrections nécessaires.

M. Toussaint-Hubert Goddu, un vieux patriote, milicien de 1812, l'un des derniers survivants des exilés des Bermudes, est mort, la semaine dernière, à la résidence de son gendre, M. A. S. Archambault, à Montréal. M. Goddu était âgé de 88 ans et six mois; il garda toute la vigueur de son corps et de son esprit jusqu'au dernier moment. Il fut frappé d'insolation à bord du bateau en revenant de Valleyfield, lundi, le 11, et mourut trois jours après, le 14. Il fallait un accident comme celui-là pour abattre ce vigoureux vieillard qui avait passé à travers tant de dangers et de vicissitudes. Son service funèbre a été chanté à la paroisse de Notre-Dame et son corps inhumé dans le cimetière de la Côte-des-Neiges.

Le Grand-Tronc ayant transporté définitivement au gouvernement l'embranchement du chemin de fer de la Rivière-du-Loup qui fera partie, à l'avenir, de l'Intercolonial, et le gouvernement ayant renvoyé les employés que le Grand-Tronc avait sur cet embranchement, une grande irritation s'en est suivie; les mécontents, aidés de nombreux amis, ont empêché les chars de circuler toute une journée; ils disaient qu'ils ne consentiraient pas à être ainsi mis à la porte pour être remplacés par des étrangers. Le *Courrier du Canada* profite de la circonstance pour dire qu'il est bien connu que les Canadiens-français ont peu d'emplois sur l'Intercolonial, même sur la partie qui traverse la province de Québec.

Émeute sanglante, vendredi dernier, à Québec, entre les journaliers irlandais et canadiens-français employés au déchargement des navires. Deux ou trois Canadiens-français tués, une quinzaine de blessés, des magasins pillés, des maisons brisées, etc. Les journaliers de bord canadiens-français ayant jugé à propos de se séparer de la Société générale et de constituer eux-mêmes en société, et de diminuer de moitié les gages réclamés jusqu'alors, une grande animosité s'ensuivit entre les deux races. Vendredi matin, les membres de la nouvelle Société voulurent faire une procession à travers la ville et passer au Cap-Blanc, de même que les journaliers irlandais étaient allés à Saint-Roch. Mais les Irlandais s'étaient préparés à les empêcher de passer; armés de fusils, de revolvers et même de canons, sans compter les pierres, les bâtons, jusqu'à l'eau bouillante, et cachés dans les maisons, ils assaillirent la procession. Les

Canadiens-français, surpris, essayèrent de se défendre, mais n'ayant pas d'armes, ils furent obligés de retraiter, après avoir vu tomber une quinzaine de leurs compatriotes. Il est surprenant qu'il n'y en ait pas eu un plus grand nombre de tués. Un certain nombre de Canadiens-français avaient, dit-on, des armes, mais on croit que c'est durant la bagarre qu'ils se les procurèrent.

Nos concitoyens de la paroisse Sainte-Brigide, faubourg Québec, organisent en ce moment une grande excursion à Sainte-Scholastique, par le chemin de fer Q. M. O. et O., au profit de la nouvelle église française de cette paroisse, actuellement en voie de construction. Cette fête, qui aura lieu le lundi 25 courant, promet d'être la plus brillante qui ait eu lieu jusqu'ici, et offre à notre population des attraits dont elle saura sans doute profiter. Sainte-Scholastique est un magnifique village du comté des Deux-Montagnes, distant d'une quarantaine de milles de Montréal; le chemin de fer passe au milieu du charmant bocage Lafond, lieu du piquenique, et les excursionnistes qui désireraient visiter le village et les édifices publics que renferme ce chef-lieu, n'auront que quelques arpents à franchir pour s'y rendre. Ceux qui connaissent cette belle paroisse savent combien sa population est affable et hospitalière: les excursionnistes doivent donc s'attendre à une réception des plus sympathiques, et nous pouvons leur prédire qu'ils reviendront enchantés de Sainte-Scholastique, de ses habitants et de la magnifique nature qui l'entoure. Le comité a organisé des jeux athlétiques qui devront être chaudement contestés, vu les magnifiques prix offerts.

S'il nous était permis de donner un conseil aux habitants plus à l'aise des autres paroisses de Montréal, nous leur dirions de profiter de cette occasion pour aider la brave population ouvrière de Sainte-Brigide à terminer son église, dont le besoin se fait si vivement sentir.

Que toute notre population se donne la main pour faire réussir la fête du 25 du courant et prouver aux paroissiens de Sainte-Brigide combien nous apprécions les nobles efforts qu'ils font pour ériger un temple digne de notre sainte religion et qui sera un ornement pour la ville de Montréal.

On nous informe que le départ aura lieu à 9 $\frac{1}{2}$  heures du matin, et que tous les chars seront couverts. Ainsi, pour la bagatelle de 50 centins ou 75 centins par tête, notre population aura l'avantage de passer une journée très-agréable et de contribuer à une bonne œuvre. Que personne ne manque au rendez-vous.

## NOS GRAVURES

Notre première gravure, cette semaine, représente l'ancienne résidence du gouverneur Simcoe, du Haut-Canada. Ce n'était ni plus ni moins que ce qu'on appelle vulgairement une cabane faite de grosses pièces de bois équarries. Les gouverneurs n'étaient pas fiers à cette époque. Cette vieille relique vient d'être transportée sur le terrain de l'exposition à Toronto.

Une autre gravure a rapport au grand incendie qui a eu lieu le premier du mois à Hamilton. Quatre hommes furent tués et les pertes furent de \$800,000 à \$1,000,000. Trois de ces malheureux ont été tués le lendemain pendant qu'ils étaient occupés à couper un tuyau de gaz au milieu des ruines; un pan de mur tomba sur eux et les écrasa.

Le monument de Custozza a été élevé en l'honneur des soldats autrichiens et italiens tués sur ce fameux champ de bataille en se battant contre les Prussiens.

Le major Doherty, de St-Hyacinthe, a envoyé à l'impératrice Eugénie une adresse de condoléance avec une couronne d'immortelles. L'ex-impératrice a répondu dans des termes touchants par l'entremise de son aumônier, M. l'abbé Goddard.

A Mademoiselle BLANCHE G...

ROMANCE À METTRE EN MUSIQUE

## SUR LE SEUIL DE LA PORTE !

I

—Viens, ma fille, que je te gronde,  
Tu m'as causé bien des tourments;  
J'ai cherché partout à la ronde:  
Qu'as-tu fait pendant tout ce temps?...  
—Mais pourquoi pleurer de la sorte,  
Mère, pourquoi tant de chagrin?  
Ne puis-je m'amuser un brin?  
J'étais sur le seuil de la porte!

II

Mère, ma tâche est terminée,  
Tout est en ordre à la maison;  
Après une longue journée,  
De se reposer il fait bon.  
Les parfums que la brise apporte,  
Les points d'or dans le firmament,  
Tout charme le trop court moment  
Passé sur le seuil de la porte!

III

—Oui, mon enfant, mais prends bien garde,  
Ce plaisir offre ses dangers:  
Un garçon passe et vous regarde,  
On sourit aux beaux étrangers.  
La femme, hélas! doit être forte,  
Tout livre assaut à sa vertu...  
Dis-moi donc, à qui causais-tu  
Ainsi sur le seuil de la porte?

VI

—Ah! tu nous écoutais, ma mère...  
C'est le fils de notre voisin:  
Nous nous aimons bien, et j'espère  
Voir s'accomplir notre dessein.  
Tu souris... Ton bon cœur l'emporte...  
Je sens s'affermir mon espoir.  
Ah! que j'ai donc bien fait, ce soir,  
D'être sur le seuil de la porte!

PAUL BASSEZ.

Montréal, 16 juillet 1879.

## LE RENDEZ-VOUS DES BOSSUS

Il y a quelques années, par une de ces chaudes journées de juillet qui invitent au *far niente*, plusieurs étudiants en droit, en train de s'amuser, étaient réunis chez un jeune avocat de Québec. On avait, pour la circonstance, converti le bureau en salle d'amusements.

Sur une petite table se trouvait une boîte coquette remplie d'un superbe tabac oriental, autour de laquelle étaient systématiquement groupées de longues pipes en terre blanche. Une corbeille d'ozier, remplie de belles oranges, étaient suspendue par des fils de fer au-dessus de la table. Des pommes, des pêches, des raisins bleus et des amandes étaient placés dans différents plateaux de pur cristal. Près de la table, dans un panier, une douzaine de bouteilles de bière reposaient, silencieuses, en attendant la douce accolade que les étudiants ne manqueraient pas de leur donner.

Comme on le voit, messieurs les étudiants n'étaient pas, cette fois, disposés à se laisser mourir de faim.

Bref, chacun alluma la pipe et vint prendre place autour d'une table de jeu. Seul, un jeune imberbe à la figure mélancolique, qui, comme moi, avait la forte démanaison d'écrire, rimait dans un coin obscur de la salle un acrostiche pour la dame de ses pensées. Quelquefois, les plaisanteries triviales de ses compagnons venaient embrouiller ses idées poétiques.

Les uns chantaient, les autres parlaient; en un mot, la gaieté la plus franche et la plus cordiale régnait au milieu d'eux: on s'amusait comme de braves étudiants! Tout à coup, le jeune poète, abandonnant son coin, qui n'était pas beaucoup poétique (car la fumée du tabac l'étouffait), s'avança joyeusement vers ses compagnons en se caressant le menton avec complaisance—signe infallible de la satisfaction chez lui—et leur dit ces paroles:

—Mes amis, j'ai une idée, mais une idée... une idée magnifique!

—Allons! Joseph, quelle est donc cette idée? glapirent ses confrères.

—Mes amis, voulez-vous vous amuser comme des bossus?

—Eh! oui, sans doute, sans doute!

—Eh bien, messieurs, veuillez m'accor-

der un moment d'attention, et vous allez voir que votre ami Joseph n'est pas un sot.

—C'est connu, c'est connu—parlez!

Alors Joseph, montant sur une chaise et prenant une pose Mirabeau, commença en ces termes:

—Mes chers confrères et amis, vous connaissez tous le vieux notaire X..., qui demeure en face; vous savez tous qu'il m'a congédié hier, prétendant injustement que je ne ferais jamais un homme de loi.

—Honte! honte à lui! firent les auditeurs.

—Eh bien! mes amis, l'heure de la vengeance est arrivée; si vous voulez être mes complices, nous lui ferons passer, demain, un bien mauvais quart-d'heure.

—C'est ça, bravo!

Joseph, encouragé par les applaudissements frénétiques de ses amis, les remercia du geste et continua ainsi:

—Je connais, messieurs, dans notre bonne ville de Québec, dix-huit bossus appartenant tous à la nationalité canadienne-française!

—Honneur à notre race! hurlèrent les étudiants.

—Eh bien! mes amis, demain, à dix heures, je veux que tous ces bossus soient réunis à la fois dans le bureau du notaire X...

—Et par quel moyen? demanda un étudiant.

—Voilà; écoutez-moi bien. Prenez chacun une plume, une feuille de papier à lettre et écrivez-moi exactement ce que je vais vous dire.

—C'est fait, dirent unanimement les fameux lurons.

Alors, Joseph, fier de l'attention qu'on lui portait, prit une autre pose et dicta d'une voix puissante la lettre qui suit:

QUÉBEC, 7 juillet 187...

Monsieur,

Veillez donc avoir la complaisance de passer à mon bureau à dix heures précises, demain matin, pour affaire importante. Il s'agit d'une succession en votre faveur.

J'ai l'honneur d'être,  
Monsieur,  
Votre respectueux serviteur,  
X..., notaire.

P. S.—Ne parlez de cela à personne. X...

—Maintenant, mes amis, nous allons envoyer à chacun une de ces lettres.

—Bravos! vive Joseph! crièrent les étudiants.

Alors l'orateur remercia encore une fois ses braves confrères, descendit de la tribune improvisée, prit à son tour une plume et adressa les lettres qu'il alla ensuite lui-même déposer à la poste.

Après s'être assuré que ces lettres seraient distribuées le jour même, il retourna chez l'avocat où l'attendaient encore ses très-joyeux compagnons.

Il fut accueilli avec enthousiasme; on but à sa santé et à celle des bossus.

Bref, le reste de l'après-midi se passa agréablement.

Lorsqu'arriva l'heure de la séparation, Joseph leur dit:

—Vénérables confrères, il me reste encore deux copies à faire chez mon ancien patron; demain matin, vers neuf heures, je me rendrai chez le bonhomme; je verrai l'effet de mon magnifique projet. De votre côté, en vous cachant derrière les rideaux de cette fenêtre, vous pourrez voir tout ce qui se passera à l'extérieur.

—Très-bien, très-bien!

Ils se séparèrent enchantés de leur journée et se donnant rendez-vous pour le lendemain.

Le lendemain, à dix heures moins quelques minutes, Joseph était rendu chez son ancien patron.

Le bonhomme—c'était son habitude—le reçut froidement. Joseph n'en fut pas du tout formalisé; prenant sans cérémonie une chaise, il s'approcha du bureau et feignit de se mettre sérieusement en besogne.

Laissons Joseph et le notaire travailler chacun de leur côté, et pénétrons dans le bureau du jeune avocat où étaient rassemblés depuis longtemps les étudiants.

Le plus grand silence régnait au milieu d'eux: on eût pu entendre voler une

mouche. Tous attendaient, avec une anxiété bien vive, que l'aiguille de l'horloge vint à marquer dix heures.

Enfin, l'heure tant désirée arriva ; tous les regards se dirigèrent vers la fenêtre.

Trois minutes s'écoulèrent... cinq minutes, dix minutes, un quart-d'heure : personne ! Le moment était solennel ; les minutes leur paraissaient des heures. Le désappointement se peignit sur toutes les figures ; ils se regardèrent silencieusement.

—Mes amis, hasarda un étudiant, je crois que ce diable de Joseph s'est moqué de nous.

—Non, non, c'est impossible ! ripostèrent tous ses confrères.

—Pourtant, je l'en crois capable, ajouta-t-il. Vous vous rappelez que l'an dernier il nous a joué un vilain t....

—Chut ! chut ! voilà ! interrompirent les étudiants.

En effet, un gros gaillard, propriétaire d'une bosse énorme qu'il avait apportée comme un chameau en venant au monde, arrivait à la porte du vieux notaire.

Il essuya du revers de ses manches son front ruisselant ; examina attentivement la maison, puis, l'examen terminé, il saisit févreusement le lourd marteau de la porte qu'il laissa retomber deux fois sur un gros piston en fer.

Au même instant, la portière vint ouvrir, et notre bossu fut introduit, tremblant, dans le bureau du notaire.

—Que voulez-vous ? dit le notaire d'une voix cassée.

—M'sieu, y serait-il possible que je vous parlerais à vous tout seul, en secret ?

—Je suis très-occupé actuellement, répondit le notaire ; passez vous asseoir dans l'autre chambre où j'irai vous trouver dans cinq minutes.

Le bonhomme reprit sa plume et continua à écrire.

—Pan ! pan ! pan !

—Entrez, dit-il, impatienté.

La porte s'ouvrit, et trois bossus, tout essouffés, firent irruption dans le bureau.

—Allons ! que me voulez-vous ?

—Nous voulons... nous voulons... ben ! nous ne voulons rien.

—Comment, dites-vous, vous ne voulez rien ?

—Ben ! c'est-à-dire, m'sieu le notaire, dit le plus petit des trois bossus, en clignant de l'œil, c'est-à-dire que c'est vous qui nous voulez *quelqu'chose*.

—Comment ça ! dit le notaire en se levant.

—Ben oui, m'sieu le notaire, c'est à l'égard du billet, vous savez ben, du billet d'hier.

—Mais que me chantez-vous donc là ? D'ailleurs, reprit-il vivement, allez vous asseoir dans l'autre chambre ; nous verrons à cela tout à l'heure.

Les trois bossus, sans ajouter un seul mot, entrèrent dans l'appartement désigné. Mais quelle ne fut pas leur surprise de rencontrer là un gros bossu qui soufflait comme un phoque. Celui-ci, de son côté, en entendant ouvrir la porte, crut que c'était le notaire qui venait traiter avec lui ; il se leva comme mû par un ressort, redressa le nœud de sa cravate d'indienne, se moucha, sortit son billet de sa poche et fit deux pas en avant, mais il se rassit aussitôt, désappointé, en apercevant, au lieu du notaire, trois autres bossus !!!

Le notaire se plaça de nouveau à son bureau, résolu, cette fois, de ne se laisser importuner par personne. Il déchira énergiquement deux feuilles de papier, en prit une autre et écrivit le texte traditionnel : *Pardevant le notaire-public*. Mais, à peine avait-il écrit ces cinq mots, qu'il entendit trois petits coups secs frappés contre la porte. Il ne bougea pas ; feignant de ne pas entendre, il continua : *Résidant en la cité de Québec, soussignés, furent présents :*

—Pan ! pan ! pan !

—Allons ! mille diables, grommela-t-il, en jotant sa plume sur le bureau, que me veut-on encore ? Je ne pourrai jamais finir ce contrat de mariage.

—Pan ! pan ! pan !

Il se leva à la hâte, alla lui-même ouvrir la porte, et se trouva en face de quoi ? d'un autre bossu !

Celui-ci, par exemple, mérite une atten-

tion toute particulière. Il avait une mise très-recherchée, portait le lorgnon d'or et la cravate blanche, des gants couleur beurre frais, un énorme chapeau de soie noire, un habit à queue de morue et une bosse gigantesque placée juste au milieu du dos ; en un mot, c'était une bosse à la mode.

Il fit, en entrant, devant le vieux notaire, une courbette admirable, et, tendant sa main gantée, il lui dit :

—Est-ce bien à monsieur X..., notaire, que j'ai l'honneur de parler ?

—Précisément, monsieur, dit le notaire, en rendant au bossu son aimable salut.

—Eh bien ! monsieur le notaire, je suis M. Tournepelle.

—Et que me voulez-vous ! dit le bonhomme, en avançant un siège à son futur client.

—Mais, monsieur, riposta le bossu, c'est moi qui devrais vous poser cette question.

—Que voulez-vous dire, M. Tournepelle ?

—Je veux dire, monsieur, que je viens vous voir au sujet du très-gracieux et très-charmant billet que vous avez eu la complaisance de m'adresser hier.

Encore un billet, pensa le notaire, passablement ahuri.

—Mais, M. Tournepelle, je ne vous comprends pas ; je ne vous ai jamais adressé de billet.

—Mais si, dit froidement le bossu, choqué de se voir contrarié ; croyez-vous, notaire, que je serais venu ici sans y avoir été appelé ?

—Pardonnez-moi, mon bon M. Tournepelle... la... pelle... Tournepelle ; maintenant, voyez-vous, je suis si vieux, et j'ai si peu de mémoire ! Mais, ajouta-t-il, de son air le plus aimable, vous aurais-je prié de venir pour signer un contrat de mariage ?

—Mais non ! mais non ! notaire ; il n'est pas le moins du monde question de mariage—c'est au sujet de la succession en ma faveur.

Au mot *succession*, le notaire ouvrit de grands yeux :

—Vous dites, M. Tournepelle, que vous... que... que vous avez une succession en ma faveur !

—Ah ! ça, notaire, dit le bossu en se levant et en ôtant son lorgnon, voulez-vous vous moquer de moi ?

—Oh ! pas du tout, M. Tournepelle... M. Tournepelle, mais seulement je désirerais savoir... si...

—Pan ! pan ! pan !

—Tonnerre de prunes ! (c'était son juron) vont-ils me laisser tranquille ?... Et mon contrat de mariage qui est à peine commencé !

—Crac ! boum ! pan !

—Allons donc ! Joseph, dit-il, en s'adressant à son ancien clerc, allez à la porte et dites que je n'y suis pas.

Comme Joseph se levait pour exécuter les ordres de son ancien patron, la porte s'ouvrit tout à coup avec force et frappa M. Tournepelle qui alla rouler (sur sa bosse, bien entendu) sous le bureau du notaire. Il se leva furieux. Dans sa chute, il avait cassé son lorgnon et le verre lui avait fait une profonde incision près de l'œil gauche. Il se leva donc l'œil en feu et disposé à flageller ses brutaux agresseurs ; mais, cruelle déception ! il se trouva en face de huit bossus qui le regardaient, épouvantés.

Alors le vieux notaire, ne se connaissant plus, monta debout sur son bureau et s'adressant aux nouveaux venus, il leur posa, d'une voix que la colère rendait tremblante, cette question énergique :

—Bande de grossiers, tas de rustres, satanés bossus ! que me voulez-vous ?

A cette apostrophe un peu rude, personne ne répondit d'abord ; mais au bout de quelques secondes, un petit bossu, à la figure comique, s'avança, en boitant, vers le notaire et lui dit tout bas en se penchant à son oreille :

—Je voudrais, m'sieu le notaire, vous dire zenqu'un petit mot-z à l'écart.

—Et pourquoi ? cria le bonhomme, de plus en plus fâché.

—Chut ! m'sieu le notaire, pas si fort ! vous savez ben que sur mon *billet* vous m'avez dit de ne pas parler de ça à personne.

—Allons ! encore ce diable de billet ! l'avez-vous sur vous ce billet ?

—Chut ! chut ! pas si fort, M'sieu le notaire ; oui, le v'la.

Il tira de sa poche le billet qu'il avait enveloppé soigneusement et le présentant au notaire, il lui dit encore en clignant de l'œil : —Tout bas, m'sieu, tout bas !

Le notaire arracha des mains du bossu le fameux billet, le lut et comprit d'emblée le mystère.

—Mes amis, dit-il, en s'adressant aux bossus, je vous déclare, la main sur ma conscience, que je ne suis pas l'auteur de ces billets. Vous avez été honteusement joués par quelques mauvais plaisants.

—Et quels sont donc ces misérables ? vociféra le bossu au lorgnon d'or, en s'avançant vers le notaire les poings fermés.

En entendant ce cri terrible, les quatre bossus qui se trouvaient dans la chambre voisine et qui attendaient depuis longtemps la visite du notaire, se levèrent subitement et ouvrirent la porte... Mais, en apercevant cette phalange de bossus en colère, ils reculèrent de surprise et d'épouvante.

Certes, il y avait de quoi ! car jamais, de mémoire d'homme, les bossus n'avaient été si bien représentés sur le sol canadien !

Il y en avait des gros, des petits, des grands, des larges, des gras et des maigres, enfin, pour tous les goûts !

Cependant, nos quatre bossus, réprimant l'émotion qu'ils avaient éprouvée à la vue de leurs semblables, entrèrent résolument dans le bureau du notaire.

—M'sieu le notaire, dit le premier—vénérable vieillard à barbe blanche—c'est-y le temps de vous donner mon billet ?

—Allez à tous les diables avec vos faux billets, dit le notaire, furieux, en accompagnant ses paroles d'un énergique coup de poing qu'il donna sur son bureau et renversa du même coup deux encriers sur son contrat de mariage...

—Vous êtes un voleur ! crièrent unanimement les bossus.

—Sortez d'ici, troupe de bandits, hurla le vieux notaire, ou je vous brûle la cervelle.

Les bossus, en apercevant dans la main droite du notaire un gros pistolet qu'il venait de prendre dans un tiroir, crurent qu'il était prudent d'évacuer la salle.

Le lorgnon d'or, le premier, voulut donner l'exemple ; mais ici se présentait un obstacle terrible.

L'appartement où le notaire tenait son bureau était très-étroit et ne pouvait contenir guère plus de treize personnes ordinaires. Or, cette fois, le bureau était occupé par douze personnes dont chacune portait une bosse plus ou moins volumineuse.

Ces malheureux étaient pressés comme dans un étou ; les bossus, pour ainsi dire, entraient les uns dans les autres. Quelle position embarrassante ! pas moyen de remuer ! Cependant, le bossu au lorgnon d'or, qui sentait le canon du pistolet appuyé sur son front, faisait des efforts surhumains pour sortir.

—Tonnerre de prunes ! hurla le notaire, arrivé au paroxysme de la colère, sortez de suite ou je fais feu.

Au même instant, un craquement sinistre, épouvantable se fit entendre, la porte cêda, et sept ou huit bossus, tête première, dégringolèrent dans l'escalier en poussant des gémissements mêlés de jurons diaboliques.

Alors une bagarre terrible, effrayante s'engagea entre eux au bas de l'escalier.

Tout à coup, trois coups violents frappés à l'extérieur contre la porte, vinrent interrompre cette lutte qui menaçait de devenir sanglante. La porte s'ouvrit aussitôt, et quatre autres bossus, vêtus de différentes couleurs, entrèrent. Mais, en voyant la scène lugubre qui s'offrait à leurs regards, ils reculèrent épouvantés et prirent la fuite. Au deuxième étage, le lorgnon d'or, toujours poursuivi par le notaire qui tenait son pistolet braqué sur lui, cherchait une issue pour se sauver. Soudain il se trouva en face d'une fenêtre ouverte, et, sans une seconde de réflexion, il s'y

lança résolument et alla s'abattre lourdement sur le dos d'une malheureuse femme qui portait avec soin un panier rempli d'œufs.

Le bossu et la femme, étendus sur le trottoir, poussaient des cris lamentables qui attirèrent les passants. On s'empressa de leur porter secours. Le lorgnon d'or, lui, faisait vraiment pitié à voir. Son chapeau de soie, défoncé, gisait près de lui dans une marre d'œufs cassés ; son habit à queue de morue était déchiré ; sa *belle figure* ensanglantée, et, pour tout couronner, deux nouvelles bossus étaient venues s'ajouter à sa bosse naturelle : il en portait une sur le front de la grosseur d'une moyenne patate, et une autre sur le nez.

Un médecin qui se trouvait heureusement sur les lieux, lui prodigua les soins les plus empressés. On plaça le malheureux dans une voiture et on le conduisit chez lui.

Le vieux notaire, lui, en voyant le lorgnon d'or se lancer par la fenêtre, s'était sauvé, éperdu, dans sa chambre à coucher ; et, barrant la porte à double tour, il se cacha sous son lit.....

Bientôt la nouvelle que le notaire X... avait commis plusieurs *assassinats*, se répandit comme l'éclair dans notre bonne ville de Québec, d'ordinaire si paisible.

On l'avait vu dans sa fenêtre, la figure toute bouleversée, brandir dans sa main meurtrière un énorme pistolet. Les vieilles femmes (qui aiment toujours à parler et à exagérer) disaient que le notaire X... s'était vendu au diable depuis quelques jours !... Une foule immense se rendit sur le théâtre du crime. Plusieurs hommes de la police, armés jusqu'aux dents, pénétrèrent en tremblant dans cette maison hantée par les mauvais esprits. Ils visitèrent attentivement toutes les chambres du premier étage, sans pouvoir trouver l'assassin. Arrivés au second étage, ils aperçurent, dans la muraille, une espèce de porte, très-étroite, peinte en jaune ; le sergent de ville voulut l'ouvrir, mais elle était solidement fermée.

Alors il commanda à ses hommes de l'enfoncer.

Le vieux notaire, qui ne pouvait, sous son lit, se rendre compte de ce bruit étrange, poussa un cri formidable et sortit de sa cachette en pressant la détente du pistolet qu'il avait toujours gardé dans sa main ; le coup partit et une balle effleura le bout du nez du sergent de ville ; celui-ci l'empoigna aussitôt et le livra, désarmé, à ses hommes.

Le bonhomme eut beau s'excuser, se lamenter, protester de son innocence, on le conduisit bel et bien, aux acclamations enthousiastes de la foule, devant le magistrat de police. On lui fit subir un interrogatoire très-sérieux ; il raconta avec émotion son émouvante histoire ; il y mit tant d'âme, tant de sincérité que, malgré les nombreuses blessures du bossu au lorgnon d'or et celle qu'avait reçue le sergent de ville au bout du nez, il fut remis en liberté.

\* \*

Le soir même de cette journée si douloureuse pour le notaire X..., il y avait grande réunion chez le jeune avocat.

Tous les étudiants, au nombre de trente, voulaient témoigner à leur ami Joseph, le respect et l'admiration qu'ils éprouvaient pour lui.

Ils lui présentèrent une adresse et un bouquet consistant en une magnifique pipe d'écume de mer. Inutile d'ajouter que Joseph, quoiqu'ému jusqu'aux larmes, trouva des expressions très-heureuses pour remercier ses charmants amis.

Ses confrères le considéraient comme le plus grand homme de l'univers !

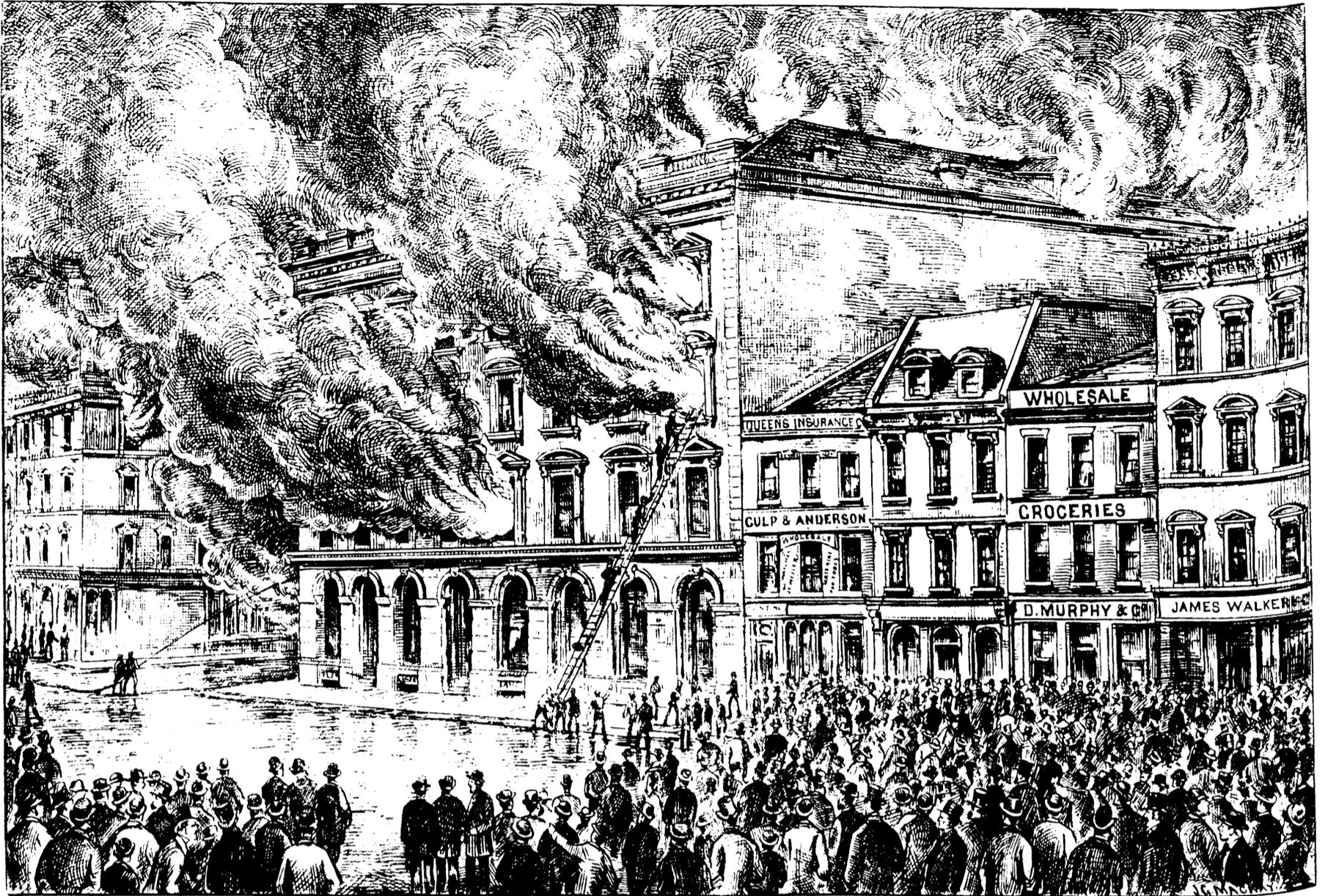
Bref, la soirée fut on ne peut plus joyeuse.

Plusieurs bouteilles de *Boswell* furent bues successivement à la santé de Joseph, du vieux notaire et des bossus.

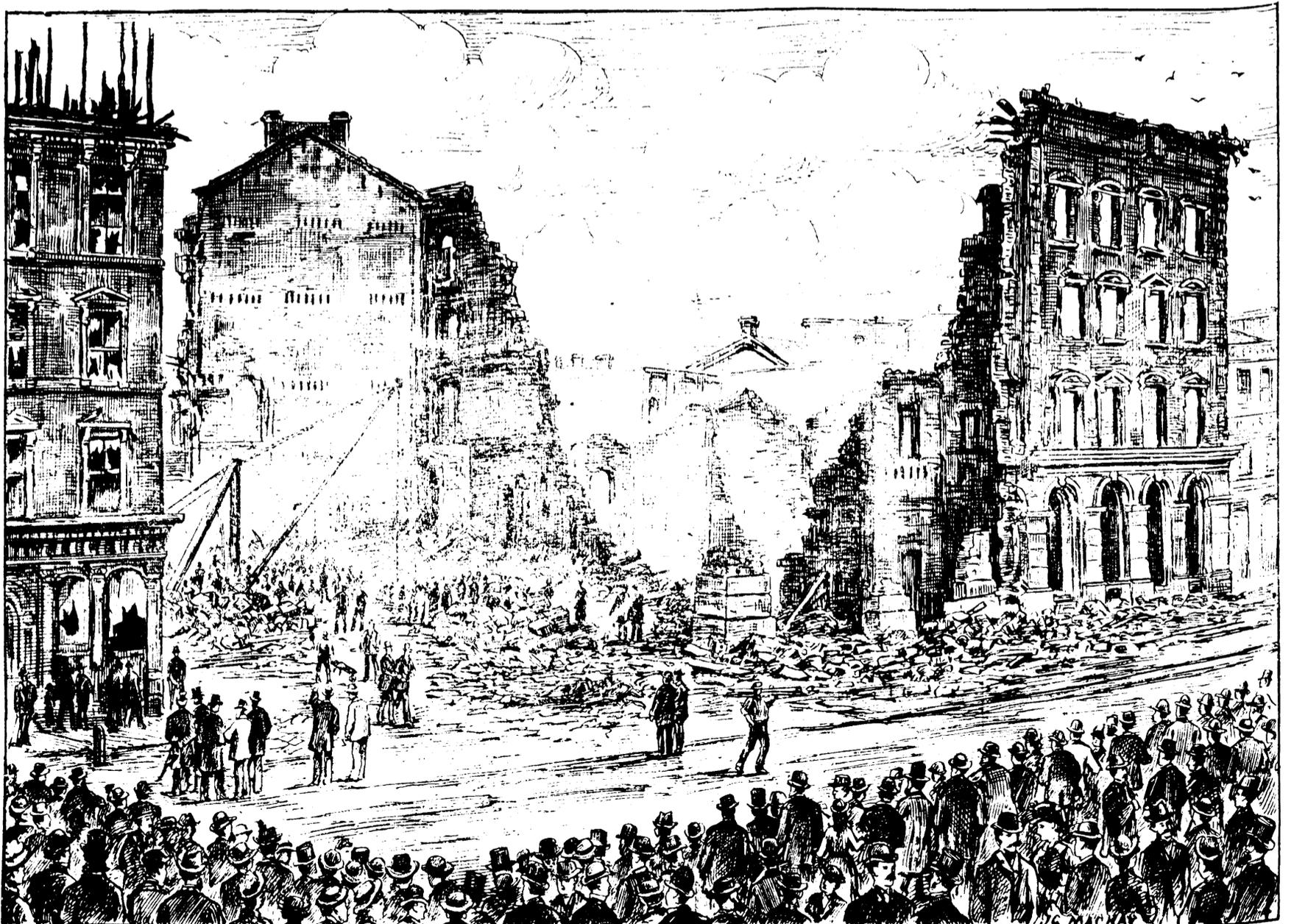
On trinqua si bien et si fort qu'à minuit tout les étudiants ronflaient sur leurs sièges.

Avec eux s'endort mon récit.

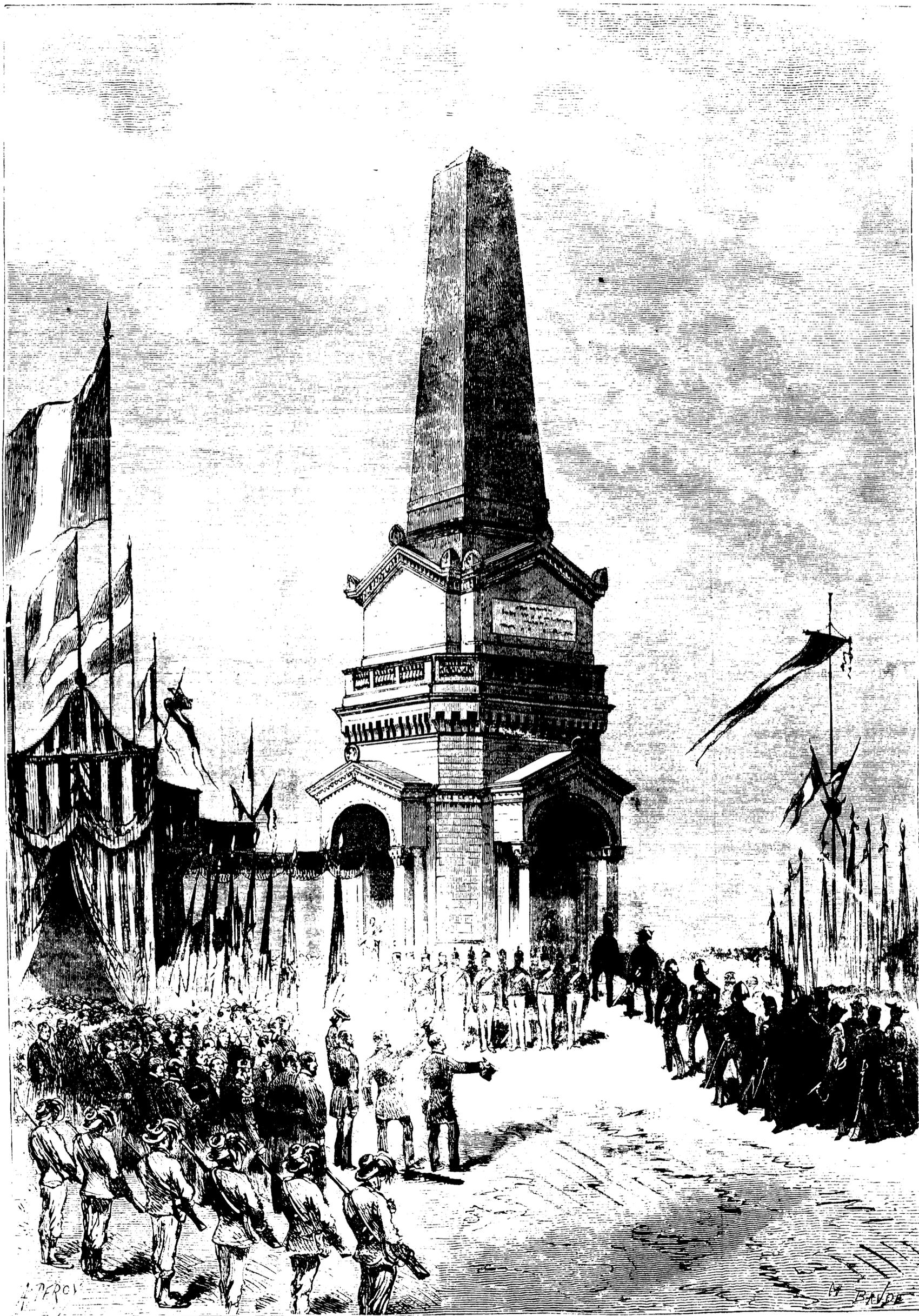
J.-B. CAQUETTE.



HAMILTON—L'INCENDIE DU GRAND BLOC McINNES



HAMILTON APRES L'INCENDIE RECHERCHE DE CADAVRES DANS LES RUINES



L'OSSUAIRE SUR LE CHAMP DE BATAILLE DE CUSTOZZA

## LE PRINCE IMPÉRIAL

L'Europe vient de perdre un prince magnanime, Une âme encor fidèle aux vieilles lois de Dieu. La France royaliste et chrétienne, unanime, Pleure sur ce tombeau.

Chère ombre, ton adieu,

Répété par la voix de la douce Eugénie, Dans tous les cœurs français va longtemps retentir. Cité qu'il adora, Paris, brillant génie, [tir !] Sur ce marbre, à genoux, pleure de repentir, Jette-lui quelques fleurs d'amour, de sympathie, Mêlé à leurs frais parfums le parfum de ta main ! Celui qui frappe au cœur l'auguste dynastie Lui réserve peut-être un brillant lendemain ! Aux rayons généreux du soleil de la Gaule, Près du trône, il croissait en virile beauté. La pourpre antique eut bien drapé sa fièvre épaule ; Le peuple bénirait sa douce royauté. Un jour, sur les débris de nos frères régimes, Nous aurions vu son bras, frémissant de bonheur, Effaçant à jamais ces jours dont nous rougîmes, Arbore le drapeau de l'ordre et de l'honneur.

Il ignorait encor les crimes de la gloire Et les sanglants forfaits du glaive et du canon : Aux bords du Saint-Laurent comme aux bords [de la Loire,] Sur la harpe et la lyre on peut chanter son nom.

Depuis l'heure terrible où l'écumante émeute Déchainant sa fureur folle contre les siens, Hideuse, échevelée, hurlant comme une meute, Brûla la capitale aux bravos des Prussiens, Il languissait au fond d'un château solitaire. Depuis ces jours de deuil où tout fut abaissé, Splendeur impériale et gloire militaire, Il vivait dans l'exil, méconnu, délaissé. Quand l'automne, effeuillant sa couronne flétrie, Evoque dans les cœurs un triste souvenir, Lui, l'héritier d'un nom déchû par sa patrie, Il se berçait encor de rêves d'avenir. Une pierre, dans l'herbe, au fond d'un cimetière, Le jetait brusquement dans la réalité. O Prince, il est tombé l'aigle dont l'aile altière Promenait dans l'azur son vol illimité ! L'homme de Magenta n'est plus : voici sa fosse ! Triomphe, ovations, couronnes, tout s'en va ! Toute grandeur humaine est passagère et fausse ! Tout empire s'écroute au gré de Jéhova !

Il nous restait encor sur la terre saxonne Un suprême trésor. Hélas ! tout est fini ! Lentement, tristement, le bronze éploré sonne ! Que celui qui nous frappe à jamais soit béni !

Vieux canons d'Iéna, que vos salves funèbres Se mêlent aux appels lugubres des tambours ! De clochers en clochers, à travers les ténèbres, L'airain roule ses glas de faubourgs en faubourgs. Douleur à vous, ô France, vieux soldats de la [garde,

Braves lanciers de l'Aigle, héroïques guerriers ! France de saint Louis, douleur à toi, regarde Ce fier lutteur percé de cent coups meurtriers ! Il est mort comme meurt tout vrai Français qui [l'aime,

Au poste du péril, il fallait qu'il tombât, Digne de son beau nom, digne de son baptême, Livrant, seul contre mille, un terrible combat.

L'impératrice en deuil, hélas ! que dira-t-elle ? Pâle, silencieuse, étouffant ses sanglots, Sur l'humble terre vert où fleurit l'immortelle, Seule, elle ira prier au solitaire enclos.

Une part de son cœur est là, sous cette pierre. Avec lui, son espoir suprême s'éteignit, Avec lui, toute joie a fui de sa paupière, Son âme saigne encor du coup qui l'atteignit, Son enfant massacré râle encore auprès d'elle ! Avril refleurira, les roses renaîtront,

Au château des proscrits reviendra l'hirondelle, Mais le riant Avril, en brillant sur son front, Lui rendra-t-il jamais les doux printemps de [France,

Lui rendra-t-il son fils moissonné dans sa fleur ? Dieu seul peut adoucir cette immense souffrance. Parfois, les yeux tournés vers les clochers d'Har- [leur,

Dans un pénible rêve, elle prie, elle espère ! Amère illusion de l'amour maternel ! Pauvre mère, ici gît le fils auprès du père, Ils sommeillent tous deux du sommeil éternel !

Chère ombre, dors ! Ta gloire est toute pure et rare ! Sans reproche et sans tache, il est beau de mourir ! Gravons, Français, gravons sur le plus blanc [carrare,

Le nom de cet enfant : il ne doit point périr ! Couvrons de fleurs de lis le chevet de sa tombe, La blancheur de sa vie égale leur blancheur : Ces fleurs couronnent bien le fils des preux qui [tombe,

Dans toute sa beauté, dans toute sa fraîcheur ! Pieux, chevaleresque, il eut porté l'épée Sous les saints étendards du prince des chrétiens. A ce dernier héros d'une grande épopée, France, tu peux ouvrir le panthéon des tiens ! La lyre aux cordes d'or peut célébrer cette âme : La Poésie est douce aux mânes du défunt : Pour Celle qui survit qu'elle soit un dictame ! Pour le Prince qui dort qu'elle soit un parfum !

NÉRÉE BEAUCHEMIN.

Juin 1879.

## UN DRAME SUR LA SEINE

## Deuxième partie de la Bande Rouge

XXX

C'était chose aisée que de traverser la première arche.

Il y faisait sombre, et les tirailleurs des deux rives étaient placés de façon à voir très-difficilement ce qui se passait sous cette espèce de toit protecteur.

De plus, la Seine auprès du bord avait été gelée bien avant de se prendre au milieu.

La glace y était donc solide et parfaitement unie.

Aussi le petit groupe arriva-t-il à la première pile sans le moindre incident.

Les coups de fusils, assez rares du reste, venaient principalement de la rive française, et les fugitifs attendaient, sans la moindre inquiétude pour leur propre sûreté, le sifflement particulier produit par les balles du chassepot.

Pour franchir le premier obstacle, on se divisa.

Pierre Bourdier se mit à tourner la pile par la gauche et Roger de Saint-Senier par la droite. Régine suivit naturellement son ami.

Le pont était bâti sur de larges assises en pierres de taille qui présentaient à leur base un renflement assez prononcé.

La manœuvre était tout indiquée.

Roger se coucha à plat ventre sur la glace et rampa lentement autour de cet éperon saillant, pour rentrer, après l'avoir contourné, sous la voûte de la seconde arche.

Ce fut l'affaire de quelques secondes et l'opération réussit à merveille.

L'officier se releva pour se tapir contre l'autre revers de la pile et il eut la satisfaction de voir apparaître Bourdier, qui avait passé avec le même bonheur du côté opposé.

Restait à attendre Régine. Son ami avait tenu à la précéder pour lui montrer par son exemple comment il fallait s'y prendre.

Il était bien sûr qu'elle allait le suivre avec son courage et son adresse ordinaires, mais le cœur lui battait cependant à la pensée du danger qu'elle courrait en se dévouant.

Son émotion redoubla quand son oreille perçut le bruit sec d'un projectile qui brisait la glace tout près de lui et le temps lui sembla bien long jusqu'au moment où il revit la jeune fille.

Elle arrivait saine et sauve et ne donnait pas le moindre signe de frayeur.

Roger n'avait pas la possibilité de l'interroger, mais il se disait avec inquiétude que le coup de fusil auquel Régine venait d'échapper était de mauvais augure pour la suite du voyage.

Les éclaireurs ne tiraient pas si mal qu'on pût croire à un écart aussi énorme d'une balle adressée aux Prussiens du quai.

S'ils avaient visé au pied du pont, c'était probablement qu'ils y avaient vu remuer quelque chose, et cette clairvoyance n'avait rien de rassurant.

"Que sera-ce donc quand il va falloir courir à découvert ?" pensait tristement l'officier.

Le messageur s'était approché et lui faisait signe de traverser, sans plus tarder, la seconde arche.

Il obéit, et arriva à l'autre pile en même temps que ses compagnons, non cependant sans avoir glissé plusieurs fois.

Là, on était déjà un peu moins en sûreté, puisque de la rive droite on pouvait à la rigueur apercevoir obliquement le dessous de la voûte. Mais, en se tenant immobile, on pouvait encore se confondre avec la maçonnerie, et il y avait bien des chances pour que les Prussiens, occupés de leurs vis-à-vis de l'autre berge, n'allaient pas s'aviser de regarder sous les arches.

Le moment critique était venu. Au-delà de ce dernier abri, les fugitifs allaient rencontrer le vide laissé par l'éroulement du tablier du pont.

Il est vrai que plus loin commençait la France.

En effet, les deux arches de la rive gauche nous appartenait sans conteste, et, une fois parvenus là, les fugitifs n'avaient plus qu'à se faire connaître de leurs compatriotes.

Le tout était d'y arriver.

Pierre Bourdier s'était coulé doucement le long de la pile pour rejoindre ses compagnons de péril et tenir avec Roger un suprême conseil.

"Eh bien ! mon officier, dit-il tout bas, il me semble que, jusqu'à présent, ça ne va pas mal. — C'est vrai, mais je crains pour tant qu'on ne nous ait vus.

"La dernière balle a frappé tout près de Régine.

"Bah ! c'est une maladresse de quelque garde national qui sera venu flâner aux tranchées.

"Je voudrais le croire, dit tristement Roger.

"Dans tous les cas, il faut marcher, et vivement, car je sens déjà que le plancher est moins solide."

Le lieutenant regarda à ses pieds et vit qu'il marchait dans une petite flaque d'eau.

La glace ramollie présentait, de place en place, des fissures inquiétantes.

"Ce sera bien pis au milieu du courant, murmura-t-il.

"C'est ce qu'il faut voir. Venez un peu en

reconnaissance avec moi." Et il se traîna de nouveau jusqu'à l'extrémité de la pile.

"Mettons-nous à genoux et regardons de l'autre côté. Nous sommes ici en amont, et il y a moins de danger que là-bas."

En effet, le plus fort de la fusillade était en face de la principale tranchée française, un peu en avant du pont.

Un instant après, les deux camarades, allongés contre l'éperon, avançaient la tête et examinaient l'espace où allait se jouer la dernière partie de leur dangereuse odyssée.

Par bonheur, la rivière était complètement prise ; aucune solution de continuité ne les séparait de la rive gauche.

Seulement, les glaçons, plus fraîchement soudés au milieu que sur les bords, ne formaient pas une surface plane.

Ils s'élevaient, au contraire, amoncelés les uns sur les autres, et cette partie du fleuve avait l'aspect inégal d'un glacier de l'Oberland bernois.

Les blocs, qui se hérissaient en cristaux irréguliers, n'étaient pas favorables à une rapide traversée.

Il fallait absolument courir sur le sol inégal, et les pierres d'achoppement n'y manquaient pas, sans compter peut-être les crevasses qu'on ne pouvait pas distinguer de loin.

En revanche, tout paraissait fort calme au delà du mur de la pile opposée.

La fusillade s'était momentanément interrompue, et le silence n'était troublé que par un bruit sourd et régulier qui semblait venir d'en haut.

"C'est le Prussien en faction au bout du pont qui bat la semelle dans sa guérite pour se réchauffer, dit Bourdier à l'oreille de son compagnon.

"Diable ! il est bien mal placé là pour nous, soupire le lieutenant.

"Et pour lui aussi," reprit le messageur en se traînant en arrière pour regagner l'abri de l'arche.

Au moment où ils se relevaient tous les deux, un coup de feu partit du côté des Français, et Roger crut entendre au-dessus de sa tête comme un cri étouffé, suivi du son mat d'une chute.

"Tenez ! je ne croyais pas dire si juste, reprit le messageur.

"Comment ! — Un de nos hommes aura fait mouche, parbleu ! et le Prussien vient de recevoir son affaire par la lucarne de sa botte."

C'est même fort heureux pour nous ; cet animal-là aurait pu nous gêner beaucoup, non pas en tirant sur nous, car il était mal placé pour ça, mais en criant pour avertir les autres casques à pointe.

— En effet, dit Roger, qui n'avait pas pensé à cette chance contraire.

— Allons ! allons ! reprit Bourdier en se frottant les mains, je commence à croire que nous déjeunerons demain matin à Paris.

"Il est vrai qu'on nous servira du cheval, mais je ne le crains pas," ajouta-t-il en riant de ce rire muet dont il avait sans doute pris l'habitude en voyageant à travers les lignes prussiennes.

Le lieutenant ne pouvait s'empêcher d'admirer le sang-froid de ce vaillant compagnon qui trouvait la force de plaisanter dans un moment pareil, et ce calme lui donnait confiance.

"Voilà la petite qui nous arrive, dit le messageur, c'est l'instant de nous lancer."

Régine s'était rapprochée d'eux et semblait se tenir prête à la dernière action.

"Cette fois, continua Bourdier, il faut que nous partions tous ensemble, comme une volée d'oiseaux.

"Ça divisera l'attention de ces gredins d'Allemands, et ils ne sauront viser. D'ailleurs, si nous courons bien, ils n'auront pas le temps.

"La consigne est d'arriver au galop à la pile, et chacun pour son compte.

"Maintenant, y sommes-nous ?

"Oui, dit Roger en serrant la main de Régine pour l'avertir, par une pression significative, que le moment était arrivé de jouer le tout pour le tout.

— Alors, en avant !" A ce commandement de Bourdier, qui venait de dépasser l'éperon, l'officier et la jeune fille se lancèrent sur ses traces.

Roger franchit sans accident la moitié du passage.

Parvenu au milieu du courant, il butta contre un bloc de glace et faillit tomber.

Ce fut l'affaire d'une seconde ; mais quand il retrouva son équilibre, il s'aperçut que Régine l'avait devancé, mais qu'elle s'était beaucoup écartée sur la droite.

Evidemment, elle se proposait de tourner la pile en aval.

Sa première idée fut de la suivre, mais une pensée rapide comme l'éclair lui rappela qu'il valait mieux se diviser, et il prit à gauche.

En quelques enjambées, il eut franchi le passage. Bourdier courait plus à gauche encore et un peu en arrière.

Au moment où l'officier allait enfin atteindre l'abri protecteur de la pile, il vit briller dans l'ombre de l'arche l'acier d'un canon de fusil tourné contre lui.

XXXI

L'impression que ressentit Roger fut plutôt de la surprise que de la peur.

Il s'attendait à tout, excepté à trouver un ennemi caché sous la première arche française vers laquelle il courait avec tant d'ardeur.

Son premier mouvement instinctif fut de s'arrêter sur place, le second de reculer.

Mais il n'eut le temps d'analyser ni ses im-

pressions ni ses mouvements, car en se retournant, il glissa et tomba étendu tout de son long sur la glace.

Malheureusement sa chute avait eu lieu en dehors de la pile et, par conséquent, dans le rayon de tir du fusil qui le visait.

Au moment même où il trébuchait si mal à propos, il entendit à quelques pas de lui ces mots peu rassurants :

"Tirez donc, et tâchez de ne pas le manquer."

Roger ferma les yeux et attendit la mort, non sans éprouver un horrible serrement de cœur à la pensée qu'il allait périr de la main d'un compatriote.

Mais presque aussitôt une voix, qui lui parut partir de l'autre extrémité de la pile, cria précipitamment :

"Ne tirez pas, c'est un Français."

L'homme embusqué sous l'arche s'en rapporta sans doute à cette affirmation ; car, au lieu de faire feu, il releva le canon de son arme.

Il serait difficile de décrire ce qui se passa dans l'esprit du lieutenant pendant ces quelques secondes, qui lui parurent plus longues que des siècles.

Il s'était cru perdu, il se retrouvait sauvé, ou du moins vivant, et, chose plus étrange que tout le reste, il lui semblait que la voix qui avait lancé le salutaire avertissement était une voix de femme.

"Si vous êtes des nôtres, faites-vous vite reconnaître."

Cette phrase, prononcée en sourdine et à très-courte distance, le rappela vite au sentiment de la réalité.

Il se remit sur ses jambes le plus vite qu'il put et répondit prestement :

"Oui, oui, Français, je suis Français."

Et en même temps il fit un pas en avant.

"Le mot d'ordre ! sacrebleu ! le mot d'ordre ! ou je vous brûle," lui cria l'homme au fusil, d'un ton qui ne laissait aucun doute sur son intention de tirer, si la réponse n'était pas satisfaisante.

Roger eût été bien embarrassé de fournir ce qu'on lui demandait, mais il eut par bonheur la présence d'esprit de dire avec une vivacité bien naturelle :

"Dépêchez de l'armée de la Loire."

Cette énonciation rapide n'eût peut-être pas été un talisman suffisant pour écarter définitivement l'arme qui le menaçait de nouveau, mais deux ou trois coups de fusil partirent de la rive droite, et les balles prussiennes firent voler la glace autour de lui.

Cette salve de l'ennemi constituait une véritable attestation d'identité, car les Allemands n'auraient certainement pas tiré sur un des leurs.

Le franc-tireur de l'arche comprit sans doute la chose ainsi.

Au lieu de faire feu, ou même de menacer, il répondit assez tranquillement :

"C'est différent. Alors, avancez vite, qu'on vous reconnaisse."

Roger ne se fit pas prier, et, en deux sauts, il arriva derrière la pile où l'attendait, du reste, une réception fort inhospitalière.

A peine avait-il tourné l'éperon qu'il se sentit saisi au collet par des mains vigoureuses, pendant que d'autre part on lui serrait les bras par derrière.

Dans la demi-obscurité qui régnait sous la voûte, il lui fut d'abord assez difficile de voir à qui il avait affaire, mais il devina instinctivement qu'il était tombé au milieu d'un groupe de francs-tireurs.

Leur commandant se chargea, du reste, de le lui apprendre :

"Tenez-le toujours solidement, dit ce personnage en s'approchant pour voir le prisonnier de plus près.

— Ne craignez rien, il ne bougera pas, répondirent en chœur les trois soldats qui l'avaient arrêté.

— Voyons, qui êtes-vous ? reprit le chef d'une voix brève.

— Lieutenant de la garde mobile, dit Roger qui avait retrouvé son sang-froid, par le 17 octobre à Billancourt, évadé avant-hier de Saint-Germain où les Prussiens m'avaient enfermé à l'hôpital, et porteur d'une lettre à l'adresse du gouverneur de Paris."

Ces renseignements furent débités avec un accent si net et si ferme, qu'ils firent impression sur le commandant.

"Tenez-bien. Nous vérifierons cela tout à l'heure dans la tranchée, dit-il rapidement.

"Maintenant, vous autres, ajouta-t-il en s'adressant à ses hommes, le coup est manqué et il faut vous replier.

— Mais je ne suis pas seul, dit Roger, qui, dans le trouble de l'action, avait oublié un instant ses compagnons de voyage.

— Une femme !" s'écria en même temps le chef des francs-tireurs.

En effet, Régine venait de se montrer tout à coup.

Après avoir tourné la pile en aval, c'est-à-dire du côté opposé à celui où Roger avait failli périr, elle avait dû se glisser lentement le long de la muraille pour apparaître tout à coup à deux pas du groupe.

"Oui, une femme ; celle qui m'a aidé à me sauver de Saint-Germain, se hâta de répondre le lieutenant.

— Et qui vient de vous sauver encore tout à l'heure, dit un des francs-tireurs ; si elle n'avait pas crié, je vous cassais la tête à bout portant.

— Crié ! c'est impossible ! Elle est muette, exclama Roger.

— Muette ! répéta le commandant, c'est singulier ; mais attendez donc que je me rappelle...

— Mais l'autre, interrompit le lieutenant, où est-il ?

—Quel autre ?  
—Mon camarade, mon ami, un brave... qui a aussi... une dépêche."  
Il ne disait que trop vrai ; Pierre Bourdier manquait au rendez-vous général.  
Tous ces terribles incidents s'étaient succédé avec tant de rapidité, que Roger n'avait pas pu voir ce qui était advenu du messager.  
Il l'avait perdu de vue sur la glace pendant la traversée de l'arche écroulée, et il lui semblait en tombant l'avoir aperçu à quelques pas de lui, sur sa gauche.  
Qu'était-il devenu depuis ?  
Toutes les facultés de Roger se tendirent aussitôt sur cette pensée que l'homme auquel il avait dû deux ou trois fois la vie, était en danger de mort.  
"Sauvez-le, commandant, ou laissez-moi le sauver, cria-t-il en faisant un effort pour s'arracher aux mains qui le tenaient."  
—Mais où est-il ?  
—Là... sur la glace... exposé aux balles... blessé peut-être...  
—C'est vrai qu'ils étaient deux, mon commandant, dit fort à propos le soldat qui avait ajusté les fugitifs.  
—Alors il faut voir ce qui en est, dit le chef entre ses dents ; quoique la place soit mauvaise pour nous, il ne sera pas dit que j'aurai laissé un Français passer l'arme à gauche, à côté de moi, s'il y a moyen de le tirer d'affaire.  
—Oh ! merci, monsieur, merci, murmura le lieutenant, qui avait eu le temps d'oublier à Saint-Germain les appellations hiérarchiques de l'armée française.  
—Avance un peu la tête en dehors de la pile, toi, Girard," dit le commandant à un de ses hommes, sans faire grande attention aux actions de grâce de son prisonnier.  
Le soldat obéit, et, après s'être agenouillé, pour plus de précaution, il s'allongea doucement le long de l'éperon et se mit à examiner la plaine de glace où Roger avait failli rester.  
Après une minute de silence, l'observateur se retourna pour dire :  
"Je le vois."  
—Où ? Que fait-il ? Appelez-le, s'écria Roger avec exaltation.  
—Silence dans le rang, dit sévèrement le commandant.  
—Il est tombé dans un trou où il est pris jusqu'à mi-corps, et même un peu plus, reprit le soldat.  
—Mort ? demanda son chef.  
—Non pas ; il remue et se débat comme un beau diable pour remonter, mais il aura bien de la peine, car la glace casse sous lui à mesure qu'il s'y accroche."  
Une décharge assez nourrie partit de la rive prussienne.  
—Sans compter qu'il va attraper une balle, continua le franc-tireur.  
—Tenez, en voilà une qui vient de l'éclabousser."  
—Vite ! ne perdons pas une minute ! dit Roger.  
—A quelle distance est-il ? demanda froidement le commandant.  
—Quinze à vingt pas au moins, et bien placé pour servir de cible à ces gueux-là.  
—Alors, c'est un homme de moins, prononça le chef des éclaireurs d'un ton qui n'admettait pas de réplique.  
—Préparez-vous à battre en retraite, mes enfants.  
—Quoi ! vous voulez... ?  
A ce cri de Roger, brisé par l'émotion, le commandant répondit par cette phrase qui sonna à ses oreilles comme un arrêt de mort :  
"Je ne veux pas exposer la vie de mes soldats pour sauver celle d'un bourgeois."  
XXXII  
Roger ne trouva d'abord rien à répondre à ce refus rigoureux, mais malheureusement trop logique, car la fusillade continuait et il était évident qu'on ne sauverait pas sans courir de grands risques le malheureux Bourdier.  
Mais il lui vint une inspiration.  
"Commandant, dit-il d'une voix émue, je ne vous demande pas d'exposer la vie de vos hommes, mais j'ai bien le droit de disposer de la mienne."  
—Que voulez-vous dire ?  
—Je veux dire que je puis aller seul.  
—Où ? sur la glace ?  
—Oui, et je vous supplie de me laisser faire.  
—Diable ! vous y tenez donc bien à votre camarade ?  
—Sans lui, je serais mort dix fois depuis que je me suis évadé de Saint-Germain.  
—Mais vous allez vous faire tuer inutilement ; cet homme est perdu et vos forces ne suffiraient pas à le ramener ici, quand même vous échapperiez aux balles.  
—Peu m'importe ! Je veux essayer," dit Roger en faisant un effort pour échapper aux mains des francs-tireurs qui le tenaient.  
Mais ils avaient une consigne et il ne le lâchèrent pas.  
Ils attendaient un ordre de leur chef, qui ne se pressait pas de le donner.  
Il semblait réfléchir profondément, et Roger se mourait d'impatience en pensant que chaque seconde perdue enlevait à son ami une chance de salut.  
"Ma foi ! mon commandant, dit l'éclaireur, qui était resté en observation à l'angle de la pile, si on veut tirer d'affaire ce gaillard-là, il faut qu'on se dépêche, car je crois qu'il s'enfoncera peu à peu dans le trou."  
—Eh bien ! qu'il y reste, répondit le chef avec la brusquerie d'un homme qui vient de prendre une décision pénible, mais irrévocable.

"Allons-nous-en et emmenez-moi tout ce monde-là."  
—Mais c'est impossible, monsieur, s'écria Roger ; vous ne pouvez pas laisser périr ainsi un Français qui rapporte des dépêches, et...  
—Mais vous en portez aussi, vous, des dépêches, et si je vous laisse aller là-bas vous faire tuer, ce n'est pas le moyen de les rendre à Paris.  
—Mes dépêches ! mais je vais vous les remettre."  
—Tenez ! les voici," dit le lieutenant en fouillant vivement dans sa poche.  
Et il tendit le cahier de papier à cigarettes.  
Le commandant le prit avec un étonnement assez naturel, et cette offre ne produisit pas du tout l'effet que Roger en attendait.  
—Ecoutez, reprit le chef des francs-tireurs. Tout ce que vous me racontez là ne me paraît pas bien clair, et c'est justement la raison qui fait que je ne me soucie pas de vous lâcher.  
—Quoi ! vous vous défiez de moi ?  
—Mais parfaitement. Vous me dites que vous venez de nos armées de province, c'est bien possible, mais, en somme, rien ne me prouve que vous n'êtes pas un espion prussien."  
Roger fit un mouvement de colère.  
"On a vu des choses plus étranges, et, si je vous laissais filer sur la glace, je ne suis pas bien sûr que vous ne profiteriez pas de la permission pour rejoindre vos amis les ennemis."  
Le malheureux officier courba la tête sous cette accusation épouvantable. Il ne se sentait même plus le courage de se justifier, mais il pensait à s'échapper, dût-il tomber sous une balle française.  
—Allons, vous autres, en route ! dit le commandant, et défiez-vous au passage des piles.  
—Le fait est que ce n'est plus guère la peine de rester pour le paroissien qui barbote là-bas, dit l'éclaireur qui regardait.  
"On ne lui voit plus que la tête."  
Tout était dit et on allait partir, quand Régine sortit de l'ombre où elle se tenait et se plaça devant le commandant.  
On s'était jusqu'au moment du départ assez peu occupé de sa personne, qui avait sans doute paru peu dangereuse aux francs-tireurs.  
Une femme ne compte pas dans les aventures de guerre, et personne ne s'attendait à la voir intervenir après l'ordre donné par le chef.  
Celui-ci paraissait encore plus surpris que ses soldats.  
"D'où sort-elle, celle-là ?" murmura-t-il.  
Régine répondit en lui saisissant le bras.  
"Que diable peut-elle me vouloir ?" ajouta le commandant qui sentait qu'elle l'entraînait. Cependant, soit par curiosité, soit qu'il ne voulait pas résister à une femme, il se laissa faire.  
Au milieu de l'arche, à la place où ce rapide colloque avait eu lieu, l'obscurité était profonde, mais l'ombre diminuait à mesure qu'on s'approchait de l'endroit où finissait la voûte.  
Régine amena le commandant, très-surpris de cette manœuvre, jusqu'à la limite extrême de l'abri protecteur.  
Arrivée là, elle se dressa sur ses pieds et approcha son visage du sien.  
—Ah ! ça, est-ce qu'il lui prend envie de m'embrasser ? murmura-t-il.  
—En voilà une qui choisit bien son temps pour faire des gentillesses," ajouta-t-il en riant à moitié.  
La pâle lumière du ciel, reflétée par la glace du fleuve, était assez vive pour éclairer les traits de la jeune fille, et ses yeux noirs brillaient dans la nuit.  
Après un instant d'examen attentif, le commandant laissa échapper une exclamation d'étonnement.  
"La bohémienne de Rueil," s'écria-t-il en se penchant encore pour mieux voir cette étrange apparition.  
Un signe de tête de Régine lui apprit qu'il ne se trompait pas.  
"C'est à n'y rien comprendre," murmura le chef de plus en plus stupéfait.  
Mais il n'était pas au bout de ses surprises, et la pantomime de la jeune fille devint bientôt plus expressive.  
D'une main elle montrait le ciel ; elle étendait l'autre vers le malheureux qui se débattait contre la mort au milieu des glaçons.  
Il était impossible d'exprimer plus clairement cette pensée que Dieu commandait au soldat de sauver un compatriote.  
Mais le commandant lut dans ce geste bien plus qu'une invocation divine, car ses souvenirs se réveillèrent subitement.  
—La prédiction !" s'écria-t-il.  
Régine lui prit la main et la lui serra avec force, pendant que ses yeux ardents plougeaient dans ceux du commandant en proie à une indicible émotion.  
—Oui... je me souviens, balbutia-t-il en dégageant sa main pour la porter à son front comme un homme qui sort d'un rêve, elle me l'a prédit... là-bas... dans le cabaret de Mouchaubeuf."  
La jeune fille lui saisit le bras et se rapprocha encore.  
"Je sais... je n'ai pas oublié... je serai tué avant la fin de l'année, si... si je ne sauve pas la vie à..."  
—Au nom de la France, commandant, ne le laissez pas mourir," cria Roger qui était trop loins pour entendre, mais qui voyait les gestes de Régine et l'hésitation du chef des francs-tireurs.  
Il ne pouvait pas deviner ce qui se disait entre eux, puisque la scène de Rueil lui était absolument inconnue, mais son instinct lui révélait que tout espoir n'était pas perdu.  
Il vit bientôt qu'il ne se trompait pas.

Le commandant repoussa vivement Régine, et, passant devant ses soldats ébahis, il bondit en avant et se précipita sur la glace en criant :  
"Allons ! il ne sera pas dit que moi, Podensac, j'aurai laissé périr un Français sous mes yeux."  
Il y eut dans le groupe si diversement composé qui était réuni sous l'arche, un mouvement de stupeur générale.  
On oublia tout pour regarder la scène émouvante qui se préparait.  
Les francs-tireurs qui tenaient Roger ne pensaient plus à le surveiller ; et, tous ensemble, le prisonnier et les soldats, se pressaient contre l'éperon de la pile comme on se presse pour voir un spectacle.  
Régine était venue les rejoindre et suivait avidement des yeux le brave commandant Podensac, qui courait sous le feu des Prussiens.  
Il était temps qu'il arrivât.  
Quoique les dialogues échangés sous l'arche eussent été vifs et courts, la situation de Pierre Bourdier était déjà presque désespérée.  
Il avait eu le malheur de mettre le pied dans une crevasse, et le poids de son corps avait disjoint peu à peu les glaçons trop fraîchement soudés pour avoir acquis une grande cohésion.  
Vainement, il s'était épuisé pour remonter ; ce sol glissant et mouvant cérait quand il voulait s'y appuyer.  
L'éclaireur n'avait pas exagéré le danger en annonçant qu'il était entré dans le trou jusqu'aux épaules.  
Et pourtant, le vaillant messager n'avait pas jeté un cri, n'avait pas appelé au secours.  
En trois ou quatre bonds, Podensac arriva à sa portée et lui tendit la main.  
Roger eut un instant d'incertitude et d'angoisse.  
Il se demandait s'il restait encore assez de force à Bourdier pour profiter de l'aide que lui offrait son sauveur.  
Mais il le vit bientôt émerger de l'abîme où il allait disparaître, poser un genou sur la glace, puis se relever tout à fait.  
La main robuste du commandant lui avait fourni le point d'appui qui lui manquait.  
Un bonheur, dit-on, n'arrive jamais seul.  
Le sauveur et le sauvé eurent celui d'échapper aux balles qui pleuvaient autour d'eux.  
Cinq minutes leur suffirent pour regagner la voûte protectrice.  
Roger se jeta dans les bras de son ami, et remercia avec effusion Podensac, qui donna définitivement l'ordre du départ.  
Le voyage était fini, et le lieutenant de Saint-Senier sentait son cœur battre à la pensée qu'il allait retrouver Renée.  
"Mais qui donc a parlé pour empêcher les francs-tireurs de me tuer à bout portant ?" se disait-il en regardant Régine qui marchait à côté de lui.  
C'est ce que le lecteur apprendra dans la troisième et dernière partie de notre œuvre.  
F. DU BOISGOBEY.  
FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.  
(A continuer.)

## GAZETTE DES TRIBUNAUX

## COUR D'ASSISES DE LA SOMME : UNE RECLUSE

Le jury de la Somme vient de juger un vieux paysan des environs de Saint-Valery, nommé Vulphi-Roussel, qui a, pendant plus de deux ans, sequestré et en quelque sorte enterré vivante sa fille, pauvre créature dont un chagrin d'amour avait troublé la raison. Les faits sont horribles :  
Le 25 avril dernier, la gendarmerie de Saint-Valery, de passage dans la commune de Mons-Boubers, apprenait que depuis l'été de 1877, Delphine Roussel, la fille de l'accusé, n'avait pas paru. Quand des voisins curieux demandaient à son père ce qu'elle était devenue, il éludait les questions, et tout ce qu'on pouvait tirer de lui, c'étaient des phrases vagues, embarrassées : "Delphine est malade, vous le savez bien ; depuis qu'elle a eu de la peine, elle ne veut voir personne et elle reste dans sa chambre. C'est un grand malheur pour moi !"  
La curiosité et la méfiance avaient fini par se calmer à peu près, et il courait dans le village une sorte de légende mélancolique sur cette infortunée jeune fille, qu'une affection malheureuse avait amenée à vivre comme une recluse.  
Mais les agents de l'autorité, prévenus par hasard, et si longtemps après, n'ajoutèrent point une foi complète à ce récit romanesque. Ils voulurent voir Delphine Roussel et ils sommèrent son père de les mener jusqu'à elle.  
Le vieillard résista aussi longtemps qu'il le put, mais enfin il fallut obéir, et les gendarmes visitèrent la maison. Un spectacle affreux les attendait : Delphine était enfermée dans une sorte d'étroit cabanon, solidement construit à l'aide de cloisons de planches dans l'angle d'un grenier. Une porte en bois plein, munie d'un verrou énorme, fermait cette cellule complètement obscure. Dans un coin, accroupie sur un amas de paille et de vieux chiffons sordides, presque nue, gisait Delphine. Elle était d'une maigreur effrayante ; ses yeux fixes exprimaient un sentiment d'invincible terreur, et, à l'arrivée des gendarmes, elle se mit à pousser des cris inarticulés, montrant avec un geste d'épouvante son père qui les précédait !  
La pauvre fille fut confiée aux soins d'un médecin qui désespéra longtemps de la sauver. Enfin, la santé parut lui revenir, et, avec elle, une lueur de raison. C'est alors que cette pauvre

martyre put raconter l'horrible vie à laquelle son père l'avait condamnée.  
Dès qu'il s'était aperçu que le cerveau de sa fille se troublait chaque jour davantage, qu'elle était malade, Vulphi-Roussel, avare, bien que fort riche, et craignant "des frais de médecin," comme il disait, se mit à construire cette espèce de réduit horrible que nous avons décrit, et il y avait traîné sa victime, la forçant à rester là, sans feu, sans lumière, à peine vêtue, étouffant ses cris à force de coups, et lui passant à peine, chaque jour, par une ouverture placée dans la cloison, quelques aliments que la pauvre folle dévorait avec avidité. Depuis six mois, la malheureuse était atteinte d'une rétraction des muscles et d'une maladie de langueur, conséquences de l'épouvantable existence qu'elle menait. Elle ne pouvait plus marcher, et elle en était réduite à se traîner sur les genoux dans son misérable cabanon ! Chose horrible ! la seconde fille du vieux misérable était dans le secret, et, l'œil sec, sans un moment d'émotion, sans une bonne parole, elle assistait depuis deux ans à l'horrible martyre de sa sœur, martyre qui n'aurait assurément pris fin qu'avec la mort de la victime, si l'autorité n'avait été enfin avertie.  
Devant la Cour d'assises de la Somme, l'infortunée jeune fille n'a pu, hélas ! donner aucun renseignement. A toutes les questions, elle a répondu par un rire hébété et quelques mots sans suite. La période à demi-lucide qu'elle avait traversée, grâce aux soins qu'on lui avait prodigués, a fait place à un état d'hébété et d'idiotisme presque complet. Son père, qui, à force d'affection, eût pu la tirer de la mélancolie profonde dans laquelle son chagrin l'avait plongée, aura fait d'elle une folle, et une folle qui ne guérira jamais !  
Roussel a été condamné à cinq ans de prison. Les jurés de la Somme ont trouvé que cet homme méritait des circonstances atténuantes !

## L'ANGLAIS ERRANT

Il était pur, mon Anglais, bien pur... Il avait des cheveux paille, des favoris puce, et le nez rouge ; presque pas de distance entre les narines et la bouche, ce qui lui évitait de porter moustaches ; sa lèvre, un peu relevée, laissait voir trois dents... et quelles dents !... larges comme le pouce... Son œil était oleu, bleu eau de savon, bien entendu, et son cou immense s'enfonçait comme une tige d'épingle dans son col de zinc.  
Il était toujours vêtu d'un pantalon trop court, d'un paletot trop large et d'un chapeau trop étroit... Un baudrier de cuir verni attachait sa jumelle, et sa main portait sans cesse un petit sac de voyage en cuir fauve...  
Quand il se faisait les ongles, il tirait de sa poche un canif qui était à la fois une lime à ongle, une paire de ciseaux, un couteau, une cuillère, une fourchette et un encrier. C'était gros comme le poing, très-lourd, très-difficile à employer ; mais il trouvait cela très-commode.  
Je fis sa connaissance en 1868 à table d'hôte ; il m'offrit du champagne—par signes—il ne savait pas alors un mot de français. Le silence obligé dans lequel je me tins à son égard lui donna une telle idée du charme de ma conversation que, de ce jour-là, nous fûmes liés.  
J'ai encore un souvenir de lui—les petits couteaux entretiennent l'amitié—un couteau-tire-bouchon-porte-plume-brosse-à-dents-démêloir ; il est marqué des initiales : W. L. A.—13.  
Je lui demandai un jour ce que voulait dire ce dernier chiffre. C'était son numéro de pension, et, pour ne pas faire démarquer son linge, il l'avait toujours gardé.  
Je le rencontrai à Bruxelles, à Cologne, à Marseille ; toujours il semblait descendre de wagon.  
Lorsque je le vis la dernière fois, il parlait enfin notre langue ; c'est à Genève. Je dinai avec lui, et lui demandais quel était le lieu de sa résidence habituelle.  
—Je ne réside pas, fit-il.  
—Comment, vous n'avez pas d'intérieur !... vous avez au moins une famille !...  
—J'ai mes malles, et je suis tout seul.  
—Comment vous devez vous ennuyer !  
—Non !  
—Que faites-vous ?  
—Je voyage.  
—Pour votre plaisir ?  
—Non !  
—Pour affaires ?  
—Non !  
—Sans but alors ?



CHOIX DE PAYSAGES—SALON DE 1878

—Si !
— ? ?
Ce fut ma mine qui dit cette dernière phrase.

Il répondit :
—Je voyage pour être d'un accident de chemin de fer !

J'ai quelquefois, attendant mon tour, vu dans la salle d'hydrothérapie de la frégate-école, un monsieur recevoir sur la tête une douche d'eau glacée...

Quelle tête ! quel saut ! et quel étourdissement après !

C'est ce qui m'arriva en entendant l'aveu de mon Anglais.

—Oui ! continua-t-il avec amertume, j'ai voyagé en Amérique ; trois fois il y a eu choc, déraillement ; mais j'avais pris le train ou avant ou après ! Au grand déraillement de 1863, près Londres, sous le tunnel, j'ai manqué le train de deux minutes ! A l'accident du chemin de fer du Nord, en 1864, malade, fatigué, j'étais descendu deux stations avant... A la rencontre du chemin de fer de Dammartin, j'étais dans le train qui n'a rien eu...

Je le regardai épouvanté.
Lui, triste, il tira sa montre qui marquait l'heure, la date, le jour, le mois, l'année, et qui jouait le God save the Queen.

Voyant l'heure, il se leva précipitamment, et me dit en prenant son sac de voyage :

—Je vous quitte, au revoir ; je prends l'express dans neuf minutes, et je ne le veux pas manquer... Le service est changé d'aujourd'hui, j'ai des chances.

Il partit. Je ne fis rien pour le retenir.

—J'ai des chances !...

Je frémis de penser avec quel ton et quel sourire il me dit ces trois mots.

De ce jour, je ne le revis plus.

Le mois dernier à Bruxelles, je marchais un revolver, lorsque l'armurier m'offrit un petit pistolet anglais.

—Cette arme, me dit-il, a été ramassée par un agent de ville dans le bois de la Cambre, aux pieds d'un individu qui s'en était servi pour se brûler la cervelle. C'est l'agent qui constata le suicide qui a déposé le pistolet chez moi pour le vendre.

Je tournais et retournais l'arme homicide... La cheminée était encore noire du dernier coup... Je regardais, lorsque je vis gravées sur une petite plaque d'acier incrustée dans la crosse, ces initiales : W. L. A.—13.

—A-t-on su le nom du malheureux ?

—Non, je ne crois pas.

—Où pourrais-je avoir quelques détails sur le suicidé ?

—Dans les journaux de ce jour-là.

J'achetai l'arme... et j'allai aux bureaux de l'Etoile belge, où je feuilletai la collection.

Le hasard avait ainsi arrangé les choses : d'abord, cet entrefilet :

"L'accident arrivé sur la ligne française et que nous racontions avant-hier, est, paraît-il, beaucoup moins grave qu'on ne le supposait.

"Le nombre des morts et des blessés est fort exagéré ; demain, nous donnerons des détails précis."

Et immédiatement au-dessous, je lus :

"Hier, l'agent X... en tournée dans le bois de la Cambre, a trouvé dressé contre un arbre, les jambes un peu écartées, les bras pendants et la tête penchée en arrière, le cadavre d'un individu. A ses pieds un petit pistolet de poche, avec lequel le malheureux, qu'on suppose un Anglais, s'était fait sauter la cervelle.

"Aucun papier n'a permis de constater l'identité de cet individu."

Mon pauvre Anglais ! Je parierais qu'il avait manqué le train d'une minute !

ALEXIS BOUVIER.

Tous les acheteurs sont d'accord pour vanter la qualité et le bon marché des nouveaux Chapeaux que la maison DEROME, 621, rue Ste-Catherine, à l'enseigne du lion et de l'ours, vient de recevoir. Cet établissement, si avantageusement connu du public, n'offre que des chapeaux dont la qualité et l'élégance sont devenues proverbiales. Les nombreux clients sont assurés d'avoir entière satisfaction. Un lot considérable de chapeaux de paille et en feuilles de palmier à vendre à sacrifice.

LES BANQUES !!

L: Banque Consolidée, La Banque d'Echange, La Banque Ville-Marie

ont suspendu leurs affaires, conséquemment leurs billets sont considérablement tombés dans leur valeur et ceux qui en ont doivent s'attendre à perdre beaucoup. Comme nous avons fait des affaires avec ces différentes banques et que nous pouvons régler avec leurs propres billets, nous profitons de cette circonstance pour favoriser nos pratiques et nous leur offrons aujourd'hui ainsi qu'au public en général de prendre les billets de ces différentes banques qu'ils peuvent avoir en mains, dans toute leur valeur, c'est-à-dire piastre pour piastre, pour de la marchandise. Nous n'étalons pas sur les trottoirs, comme quelques-uns de nos confrères, des monceaux de chiffons pour attirer votre attention ; nous préférons vous vendre de belles et bonnes marchandises à meilleur marché que leurs chiffons, et nous croyons plus convenable de vous les offrir sur nos comptoirs.

DUPUIS FRERES, No. 605, rue Ste-Catherine, coin de la rue Amherst, aux deux boules noires, Montreal.

UN REMEDE POUR LA CONSOMPTION

Un vieux médecin, retiré de sa profession, ayant reçu d'un missionnaire des Indes Orientales la formule d'un simple remède végétal pour la guérison prompte et permanente de la Consommption, de la Bronchite, du Catarrhe, de l'Asthme et de toutes les maladies de la Gorge et des Poux-mons, lequel est aussi un remède positif et radical pour la faiblesse des Nerfs et pour tous les maux nerveux, après avoir eu la preuve de ses merveilleuses vertus curatives dans des milliers de cas, croit de son devoir de le faire connaître à l'humanité souffrante. Animé par ce motif et le désir d'alléger les souffrances humaines, j'enverrai gratis cette recette à tous ceux qui la désireront, avec des directions complètes pour la préparation et l'usage du remède, en français, allemand ou anglais. Cette recette sera envoyée par la maille en adressant avec un timbre de poste et nommant ce papier : W. W. SHEAR, 149 Powers' Block, Rochester, N.-Y.

—Nous ne pourrions donner de meilleurs conseils à nos aimables lectrices que celui d'aller visiter le nouveau magasin de mode de MADAME P. BENOIT au No. 824, rue Ste-Catherine (près de la rue St-Denis), où elles trouveront le plus beau choix de chapeaux, plumes, fleurs et ruban. Les ordres pour chapeaux sont exécutés avec habileté et promptitude et surtout à très-bas prix. Ainsi, que tous s'empressent de profiter du premier choix et laissent leurs commandes au No. 824, rue Ste-Catherine, entre es rues St-Denis et Sanguinet.

Nouvelle maison.—Maison nationale.—MM. MATHIEU & GAGNON viennent d'ouvrir, au No. 105, rue Notre-Dame, un magasin de marchandises sèches et de nouveautés que nous recommandons au public. On trouvera dans cette maison tout ce que l'acheteur peut désirer, la qualité des marchandises et le bon marché. Ces messieurs possèdent, quoique jeunes, beaucoup d'expérience des affaires. Leur assortiment de marchandises est des plus variés, et dénote chez eux beaucoup de goût et d'intelligence.

Les facilités offertes aux habitants des campagnes par les nombreuses lignes de chemins de fer et de bateaux à vapeur de visiter Montréal à bon marché, devront avoir pour résultat d'augmenter sensiblement les affaires. Dans le but de profiter de cet accroissement de commerce, MM. Narcisse Beaudry et frère, les Bijoutiers bien connus, dont le magasin est situé au coin des rues Notre-Dame et Saint-Vincent, viennent d'importer et de confectionner un choix extra de MONTRES en or et en argent, BIJOUX de toute description, qu'ils offrent, à cause de la dureté des temps, en détail au prix du gros. Spécialité de dorure et argenture ; ils fabriquent et réparent les ornements d'églises. NARCISSE BEAUDRY, EDOUARD E. BEAUDRY, Bijoutier pratique. Horloger pratique.

AVIS SPECIAL

A tous ceux qui souffrent des erreurs et des indiscretions de la jeunesse, de la faiblesse nerveuse, de décrépitude et de perte de vitalité, j'enverrai, gratis, une recette qui les guérira. Ce grand remède a été découvert par un missionnaire dans l'Amérique du Sud. Envoyez votre adresse au R.ÉV. JOSEPH T. INMAN, Station D New-York.

LES ÉCHECS

MONTREAL, 21 août 1879.

Adressez toutes les communications concernant cette partie du journal à M. O. TREMPÉ, No. 698, rue Saint-Bonaventure, Montréal.

AUX CORRESPONDANTS

Solutions justes du problème No. 172 : MM. M. Toupin, J. Gauthier, Montréal ; M. Lalandy, New-York ; Z. Delanais, Québec.

Un match entre M. Henry Hooper, de Chicago, et M. le capitaine Mackenzie, de New-York, doit avoir lieu dans le courant du mois prochain. L'enjeu est de \$1,000 de chaque côté.

M. H. Zukertort a donné, le 26 juin dernier, au "Midland-Hôtel," à Birmingham, une séance dans laquelle il a joué douze parties simultanées, et sans voir : renvoyé au lendemain, à cause de l'heure avancée, cette fête s'est terminée par l'éclatante victoire de l'éminent vainqueur du tournoi de Paris ; il a gagné six parties, perdu une et cinq ont été nulles. Parmi les vaincus étaient le R.ÉV. Ranken, M.M. Cook et Halford.

Le match entre MM. Potter (Anglais) et Mason (Américain), a été commencé le 16 juin dernier. Les conditions définitives de ce combat sont : le vainqueur sera le premier qui gagnera sept parties ; après huit parties nulles, les nulles compteront pour 1/2 à chaque joueur ; l'eulen est de 10 livres sterling de chaque côté ; le temps est limité à 15 coups par heure et trois parties sont jouées chaque semaine alternativement au "London Chess Club" et au "Simpson's Divan"

Les dernières nouvelles que nous recevons donnent le résultat suivant : Potter gagne 3 parties, Mason 2, et 5 parties ont été nulles.

ASSOCIATION D'ÉCHECS CANADIENNE.

Il a été définitivement décidé que le 8ème Congrès annuel de cette association aura lieu à Ottawa, le 23 septembre prochain et les jours suivants, dans la chambre de comité No. 8 de la Chambre des Communes.

Tout amateur peut devenir membre de l'association et prendre part au tournoi en payant une piastre d'admission.

Cinq prix seront distribués aux vainqueurs, savoir : \$30, \$20, \$15, \$10 et \$5.

Voilà très-certainement une belle occasion de passer une agréable semaine et de visiter la capitale, vu que le comité d'organisation a fait des arrangements (à prix réduit) avec les principaux hôtels, afin de donner aux visiteurs tout le confort désirable. De plus, comme le tournoi a lieu dans la même semaine que l'Exhibition provinciale, les compagnies de chemin de fer et de navigation émettront sans aucun doute des billets à moitié prix.

Nous conseillons à ceux qui ont l'intention de prendre part au tournoi et de bénéficier ainsi des privilèges offerts par le comité, de s'adresser aussitôt que possible au R.ÉV. T. D. Phillips, Ottawa College Institute, Ottawa, et de bien vouloir préciser la date de leur arrivée et la durée de leur séjour dans la capitale.

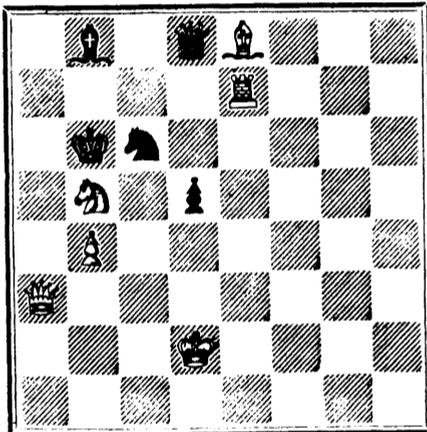
SOLUTION DE L'ÉNIGME No. 5.

Blancs.—1 P 4e F D. 2 P 3e C R. 3 F 2e C. 4 F pr P. 5 F pr F. 6 D 4e T. 7 D 5e C. 8 D pr C. 9 C 3e F. 10 C 5e R. 11 F pr F, échec double et mat.

PROBLÈME No. 174.

Composé par M. J. MURPHY, Québec.

NOIRS.



BLANCS.

Les Blancs jouent et font échec et mat en 3 coups.

Solution du problème No. 172.

- Blancs. 1 T 2e F D. 2 C 2e R, échec. 3 P 4e F. 4 T 5e R. 5 Mat.
Noirs. 1 T pr T (A). 2 F pr C (a). 3 F pr P (1) (2). 4 !
(1) 3 C 5e F. 4 !
(2) 3 R pr P. 4 R 3e D.
(a) 2 T pr C. 3 !. 4 !
(A) 1 C pr T. 2 R 4e R. 3 P ou C pr P C. 4 F pr P, échec et mat le coup suivant.

90ème PARTIE

Jolie partie jouée récemment à Barnaul, en Sibirie. Gambit Evans accepté.

- Blancs. M. CLARK. 1 P 4e R. 2 C 3e F R. 3 F 4e F D. 4 P 4e C D. 5 P 3e F D. 6 Roquent. 7 D 3e C D. 8 P 4e D. 9 P pr P. 10 P 5e R. 11 F 3e T D. 12 P pr P. 13 F pr P F, échec. 14 P 6e R, échec. 15 C 5e R, échec et mat.
Noirs. M. X... 1 P 4e R. 2 C 3e F R. 3 F 4e F D. 4 F pr P. 5 F 4e F D. 6 P 3e D. 7 D 2e R. 8 P pr P. 9 F 3e C D. 10 P pr P. 11 D 1er D. 12 C 5e R. 13 R 2e D. 14 R 3e F.

AVIS

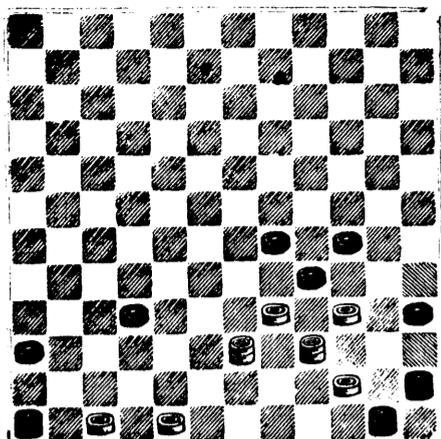
Les abonnés de L'Opinion Publique qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury

LE JEU DE DAMES

Adressez toutes les communications concernant le Jeu de Dames à M. J.-E. TOURANGEAU, bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

PROBLÈME No. 178

Composé par M. F. MARTIN, Montréal NOIRS.



BLANCS

Les Blancs jouent et gagnent.

Solution du Problème No. 175

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values range from 34 to 53.

Solutions justes du Problème No. 175

Montréal.—N. Chartier, J. Boyte, P. Décarreau, J.-L. Chartier et J. Bergeron. North Brookfield : P. D. Létourneau.

Solution du problème No. 176

Table with 2 columns: Les Blancs jouent de, Les Noirs jouent de. Values range from 64 to 72.

A. M. Létourneau, North Brookfield, Mass.—Le dernier problème que nous avons reçu de vous ne se résout pas. Les Noirs mangent de 2 à 15, 5 à 16, et il n'y a pas de dames Noires sur les cases. Le dernier coup des Noirs ne se fait pas non plus.

Prix du Marché de Détail de Montréal

Montréal, 15 août 1879

Table for Flour prices: FARINE, \$ c. \$ c. Farine de blé de la campagne, par 100 lbs 0 00 à 0 00.

Table for Grain prices: GRAINS, \$ c. \$ c. Blé par minot 0 00 à 0 00.

Table for Legumes prices: LÉGUMES, \$ c. \$ c. Pommes au baril 2 50 à 3 00.

Table for Dairy prices: LAITIÈRE, \$ c. \$ c. Beurre frais à la livre 0 15 à 0 18.

Table for Poultry prices: VOLAILLES, \$ c. \$ c. Dindes (vieux) au couple 2 00 à 2 25.

Table for Game prices: GIBIERS, \$ c. \$ c. Canards (sauvages) par couple 0 35 à 0 40.

Table for Meat prices: VIANDES, \$ c. \$ c. Bœuf à la livre 0 04 à 0 05.

Table for Butter prices: Divers, \$ c. \$ c. Sucre d'érable à la livre 0 08 à 0 10.

Table for More Butter prices: Divers, \$ c. \$ c. Sirop d'érable au gallon 0 80 à 0 90.

Table for Cattle prices: Marché aux Bestiaux, \$ c. \$ c. Bœuf, 1re qualité, par 100 lbs 3 50 à 4 00.

Table for More Cattle prices: Marché aux Bestiaux, \$ c. \$ c. Veaux, 1re qualité 4 00 à 5 00.

Table for More Cattle prices: Marché aux Bestiaux, \$ c. \$ c. Moutons, 1re qualité 5 00 à 6 00.

ANNEE SCOLAIRE 1879-1880

LIVRES CLASSIQUES, ETC.,

Librairie Payette & Bourgeault

250, RUE ST-PAUL, 250, MONTRÉAL

Les Directeurs et Directrices de Communautés Religieuses, les Commissaires d'Écoles, les Instituteurs et Insitutrices trouveront à cette Librairie tous les Classiques approuvés par le Conseil de l'Instruction Publique, ainsi que fournitures d'écoles de tous genres, etc., à des conditions très-avantageuses.

LIBRAIRIE SAINT-JOSEPH

LE PETIT LIVRE DES NOVICES, par l'auteur des Paillettes d'Or, in-18 bro. 40 cts. LE LIVRE DES PROFESSES, par le même, in-18, bro. 15 cts. DE LA DIRECTION SPIRITUELLE à l'usage des communautés religieuses, par le même, in-18, bro. 40 cts.

SOUPE AUX POIS

SOUPE AUX POIS PRÉPARÉE DE SYMINGTON,

faite avec sa célèbre farine de Mais, à laquelle on a ajouté l'extrait de viande de Liebig

Délicieuse, nutritive, anti-dyspeptique. Faite en une minute, sans bouillir

Vendue partout en caillottes de 25 centims. En gros par WILLIAM JOHNSON, 28, rue Saint-François-Xavier, Montréal.

HOTEL RIVARD

No. 20, RUE BONSECOURS, MONTRÉAL. Cet établissement offre de grands avantages aux hommes d'affaires par sa proximité des bateaux à vapeur, du marché, du chemin de fer du Nord, etc., et par la modicité de ses prix. Pension: \$1.00 par jour.

\$10 à \$1,000 Placés dans les fonds de Wall Street réalisent des fortunes tous les mois. Des livres expliquant tout donnent. Adressez: BAXTER & CIE., Banquiers, 17 Wall Street, N.-Y.

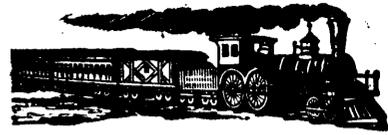
NOUVEAUTÉS MUSICALES

SEIZE MELODIES avec paroles Anglaises, Espagnoles, Françaises et Italiennes

Comte de Premio-Real.

Prix du recueil, broché, \$3.00 relié, 3.50

A. LAVIGNE, Éditeur de musique, Importateur de pianos et harmoniums, 25, rue Saint-Jean (Banque d'Épargne), Québec.



Chemin de Fer Intercolonial ARRANGEMENTS D'ÉTÉ.

A PARTIR DU 14 JUILLET 1879

Table with train routes and departure times: LES TRAINS EXPRESS à PASSAGERS partiront tous les jours (Dimanches exceptés), comme suit: Partant de la Pointe-Lévis 7.30 A.M., Rivière-du-Loup 1.15 P.M., Arrivant à Trois Pistoles (dîner) 2.25

Ces trains viennent en connection à Lévis avec les trains du Grand-Tronc partant de Montréal à 9.00 P.M., et à Campbellton avec le steamer City of St. John, partant tous les mercredis et les samedis matin, pour Gaspé, Percé, Paspébiac, etc.

G. W. ROBINSON, Agent, 120, rue St. François-Xavier (ancien Bureau de Poste), Montréal. D. POTTINGER, Surintendant en chef.

LIVRES NOUVEAUX

Table listing books and prices: L'ANTRE DES MYSTÈRES, par Henri Bal-lacey, 1 vol. in-12, \$ 50. RAPHAËLA, par le même, 1 vol. in-12, \$ 63. LE DRAME DES CHAMPS ELYSÉES, par H. Audeval, 1 vol. in-12, 50.



Chemin de Fer du Gouvernement DIVISION DE L'OUEST

Chemin de fer Q. M. O. & O.

LE CHEMIN LE PLUS COURT ET LE PLUS DIRECT ENTRE MONTRÉAL ET OTTAWA

Jusqu'à AVIS CONTRAIRE, les trains laisseront le dépôt d'Hochelaga comme suit: Train Express pour Hull à 9.30 et 5.00 P.M., Arrivant à Hull à 2.00 P.M. et 9.30 à Aylmer à 10.10

Train Express de Aylmer à 8.00 P.M. Train Express de Hull à 9.10 et 4.45 Arrivant à Hochelaga à 1.40 P.M. et 9.15 Train pour St-Jérôme à 5.30 P.M. Train de St-Jérôme à 7.00 A.M.

Magnifiques charrs-palais sur tous les convois de passagers. Ces trains laissent la station du Mile-End dix minutes plus tard.

Bureau-Général: No. 13, Place-d'Armes. STARNES, LEVE & ALDEN, Agents des Billets. Bureaux: 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame. C. A. SCOTT, Surintendant-Général. C. A. STARK, Agent-Général pour Fret et Passagers. Montréal 19 juillet 1879.

Au Clergé et aux Communautés Religieuses

Nous attirons votre attention sur notre dernière importation, consistant en Ornaments d'Églises et Objets Religieux, Ornaments Sacerdotaux, Chandeliers, Ostensoirs, Ciboures, Calices, Encensoirs, Diadèmes, Couronnes, Coeurs, Franges en or et en argent, Drap d'or et d'argent, Mérito, Toile, etc., etc. Bannières, Drapeaux, magnifique assortiment de Vases, Statues, Rosaires (en corail, ivoire, perle, ambre, coco, jais, grenade, etc.) Cire d'abeille pure, Cierges en cire et en paraffine, Vin de Messe, etc., etc. Ayant nous-mêmes choisi avec soin nos marchandises en Europe, nous sommes prêts à exécuter toutes les commandes à très-bas prix.

A. C. SENEAL & Cie., Importateurs et manufacturiers, No. 184, rue Notre-Dame, Montréal.

AGENTS, LISEZ CECI

Nous paierons un salaire de \$100 par mois et les frais de voyage, ou allouerons une forte commission pour vendre nos nouvelles et merveilleuses inventions. Vous sommes sérieux en faisant cette offre. Échantillons gratuits. Adressez-vous à SHERMAN & Co., Montréal, Mich.

PRODUIT PHARMACEUTIQUE FRANCAIS

L'ONGTENT CANET est spécialement propre à guérir toutes sortes de plaies, soit qu'elles aient été causées par chutes, coups de fer ou armes à feu, soit qu'elles viennent de maux d'aventure, tels que panaris ou abcès de toute espèce. Il guérit aussi les écrouelles, les chancres, les glandes cancéreuses et autres, qui se forment au sein des femmes, les dartes, les hémorroïdes externes et internes. Il fait fondre les tumeurs soit externes ou internes, comme aussi les squirches, les loupes et excroissances de chair, sans qu'il soit besoin de faire aucune ouverture ni incision. C'est un onguent qu'il suffit d'avoir employé une fois pour le recommander. En vente chez les agents pour le Canada, FABRE & GRAVEL, 219, rue Notre-Dame, Montréal.



Métiers à étendre les rideaux. Escabeaux patentés, Pliisseurs Victoria, Glacières, Sarboitières, Repasseurs, Tordeurs, etc. L. J. A. SURVEYER, 524, rue Craig, Montréal.

LA POUDRE ALLEMANDE SURNOMMÉE



NE FAILLIT JAMAIS ET EST

Vendue chez tous les Epiciers respectables.

REMEDÉ SPECIFIQUE DE GRAY

Le Grand Remède Anglais guérira promptement et radicalement tous les cas de Débilité et de Faiblesse Nerveuse, résultant d'indiscretions, d'excès de travail intellectuel et du système nerveux; il est tout à fait inoffensif, agit comme un charme, et est en usage depuis plus de trente ans avec un succès marqué. Prix: \$1 le paquet, ou six paquets pour \$5, par la maille franc de port. Détails complets dans notre pamphlet, que nous désirons fournir à tous franc de port. Adressez-vous à: La Compagnie de Médecine de Gray, Toronto, Ont.

Vendu à Montréal, en Canada et aux Etats-Unis par tous les Pharmaciens. N. B.—Les exigences de nos affaires ont nécessité le transport de nos bureaux à Toronto. Veuillez adresser à cet endroit toutes vos correspondances.

NOUVEAU PROCÉDÉ.

PHOTO-ELECTROTYPE

La Cie. Burland-Desbarats, Nos 5 et 7, RUE BLEURY,

à l'honneur d'annoncer qu'elle seule a le droit d'exploiter à Montréal le nouveau procédé pour faire des ELECTRO-TYPIES avec des

DESSINS A L'ENCRE ET A LA PLUME Gravures sur bois, ou Photographies,

convenables pour être imprimées sur toutes espèces de presses typographiques. Ce procédé évite tout le travail manuel du graveur, et permet aux Propriétaires de fournir aux Imprimeurs ou Éditeurs des ELECTROTYPIES de livres ou autres publications, de format agrandi ou rapetissé, à très-bon marché. On attire tout particulièrement l'attention des hommes d'affaires sur ce nouveau procédé, qui comble une lacune dans l'imprimerie, et dont les résultats sont magnifiques et à bien bon marché.

ESSAYEZ-LE!

"L'INTENDANT BIGOT" PAR JOSEPH MARMETTE.

Brochure de 94 pages grand 8vo. Prix: 25 Centims. Une remise libérale est faite aux Libraires et aux Agents. N'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

Longpré & David AVOCATS No. 15, RUE SAINTE-THERÈSE MONTREAL.

A.-B. LONGPRÉ. L.-O. DAVID.

BOTANIQUE

"Cours Élémentaire de BOTANIQUE et FLORE DU CANADA," à l'usage des maisons d'éducation, par L'ABBÉ J. MOYEN, professeur de sciences naturelles au collège de Montréal. 1 Volume in-8 de 334 pages orné de 46 planches. Prix: Cartonné, \$1.20.—Par la poste, \$1.30. \$12.00 la douzaine.—et frais de port. Le Cours Élémentaire seul (62 pages et 31 planches), Cartonné, 40c.—\$4.00 la douzaine. Le même, broché 30c.—\$3.00 la douzaine. S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

AU CLERGE

LE PROTESTANTISME jugé et condamné par les protestants. Avec le double compte-rendu d'une discussion publique entre l'auteur et un ministre. Par M. L'ABBÉ GUILLAUME, Curé de St. André-Avellin. Approuvé et recommandé par Mgr. l'Évêque d'Ottawa. 500 pages 8vo.—impression de luxe—broché \$1.00 même par la poste. S'adresser à LA CIE. BURLAND-DESBARATS, 5 et 7, Rue Bleury, Montréal.

CHEMIN DE FER DE Q. M. O. & O.

PRIX RÉDUITS

CHANGEMENT D'HEURE

DIVISION EST

Commencant LUNDI, le 19 MAI, les trains pour cette division partiront comme suit:

Table with train routes and departure times: Départ d'Hochelaga 4.00 p.m., Arrivée à Trois-Rivières 7.45 p.m., Départ de Trois-Rivières 8.00 p.m., Arrivée à Québec 10.45 p.m.

DE RETOUR:

Table with train routes and departure times: Départ de Québec 2.20 p.m., Arrivée à Trois-Rivières 5.10 p.m., Départ de Trois-Rivières 5.25 p.m., Arrivée à Hochelaga 8.40 p.m.

Les Trains quitteront la Station du Mile-End dix minutes plus tard. Billets en vente aux bureaux de Starnes, Leve & Allen, agents, 202, rue St-Jacques, et 158, rue Notre-Dame, et aux Stations d'Hochelaga et du Mile-End.

J. T. PRINCE, Agent-gén. des Pas. Montréal, 17 mai 1879.

PORTRAITS

Pie IX et de Léon XIII

La COMPAGNIE BURLAND-DESBARATS, propriétaire de L'Opinion Publique, offre en vente les portraits de Sa Sainteté PIE IX et du pape actuel, LÉON XIII, sur papier très-fort et convenables pour être encadrés, pour \$10.00 le 100. Prix, au détail, 20 centims. Adresser les commandes au bureau de L'Opinion Publique, Montréal.

AVIS!

The Scientific Canadian

PATENT OFFICE RECORD.

Cette PRÉCIEUSE REVUE MENSUELLE a été beaucoup améliorée durant l'année dernière et contient maintenant les renseignements les plus Récents et les plus Utiles relativement aux Sciences et aux diverses branches des Métiers Mécaniques, choisis avec le plus grand soin pour l'information et l'instruction des Ouvriers du Canada. Une partie de ses colonnes est consacrée à la lecture instructive, convenable pour les jeunes membres de la famille, des deux sexes

TELLE QUE HORTICULTURE, HISTOIRE NATURELLE, JEUX ET AMUSEMENTS POPULAIRES, OUVRAGES DE FANTAISIE ET A L'AILLEULS POUR DAMES, ET COURTES ET AMUSANTES HISTOIRES.

THE SCIENTIFIC CANADIAN

Conjointement avec le PATENT OFFICE RECORD

Contient 48 pages remplies des plus Belles Illustrations et environ 125 diagrammes de tous les Brevets émis chaque mois en Canada; c'est une publication qui mérite l'encouragement de tous les Ouvriers de la Puissance, dont la lecture devrait toujours être:

ENCOURAGEONS L'INDUSTRIE NATIONALE. Prix: Seulement \$2.00 par année.

LA CIE. DE LITH. BURLAND-DESBARATS PROPRIÉTAIRE ET ÉDITEUR, 5 et 7, RUE BLEURY.

L'OPINION PUBLIQUE est imprimée aux Nos. 5 et 7, rue Bleury, Montréal, Canada, par la COMPAGNIE DE LITHOGRAPHIE BURLAND-DESBARATS.